

François Menant

Crisis de subsistencia y crisis agrarias en la Edad Media : algunas reflexiones previas

Version française du texte publié en espagnol dans
Crisis de subsistencia y crisis agrarias en la Edad Media,
Hipólito Rafael Oliva Herrer et Pere Benito i Monclús eds.,
Séville, 2007, p. 17-60.

Le titre de ce colloque, que j'ai repris pour l'introduction qu'on m'a demandé de lui donner¹, embrasse un domaine très étendu de l'économie et de la société médiévales : « crises de subsistance » et « crises agraires » reviennent à cadence plus ou moins rapide tout au long du Moyen Âge et concernent les villes aussi bien que les campagnes. Si la « crise de subsistance » frappe les unes et les autres –les premières de façon plus visible sinon toujours plus grave que les secondes-, la « crise agraire » elle aussi, en dépit de son nom, touche par mille côtés les citadins, qui peuvent en souffrir ou en profiter.

La crise de subsistance est généralement désignée par les contemporains et par les historiens par des mots qui correspondent à « famine » ou à « disette », selon son degré de gravité² ; quant à la crise agraire, elle s'identifie avec la crise de production agricole qui est à l'origine des disettes (sans en être nécessairement toutefois la cause exclusive, nous le verrons), mais elle recouvre aussi les bouleversements de la société rurale, la recomposition foncière, la déstructuration économique que peuvent provoquer les crises de subsistance. Ce sont donc deux phénomènes étroitement interdépendants qu'il va s'agir d'analyser : il faudra chercher à comprendre leurs mécanismes, dont la complexité croît au fil du temps avec celle des structures économiques, et évaluer leurs dimensions alimentaires, sanitaires et démographiques, mais aussi leurs conséquences structurelles sur la distribution de la propriété, sur la société rurale et sur l'équilibre entre ville et campagne.

C'est surtout à la fin du Moyen Âge que je m'attacherais, et précisément aux dernières décennies du XIII^e et au XIV^e siècle : c'est alors en effet que crises de subsistance et crises agraires atteignent leur fréquence et leur intensité maximales, devenant des facteurs fondamentaux de la « grande crise » qui frappe l'Occident –il y a là toute une terminologie et une thématique sur lesquelles je vais naturellement revenir de façon plus analytique et critique. Mais les crises des siècles précédents, depuis le VI^e siècle, devront aussi être analysées, à la fois pour elles-mêmes et parce qu'elles permettent de mieux comprendre celles de la fin du Moyen Âge.

Il m'a semblé que mon rôle, dans ce colloque, était de situer dans leur contexte les développements qui allaient suivre : c'est pourquoi le tour rapide de la question auquel je vais me livrer laisse presque entièrement de côté la péninsule ibérique, puisqu'elle est

¹ J'ai été très touché de la confiance que m'ont manifestée les organisateurs de cette rencontre en m'appelant à lui donner son introduction, alors qu'elle concerne entièrement la péninsule ibérique, dont je ne suis certes pas spécialiste. J'exprime ma reconnaissance envers Pere Benito, qui s'est chargé de la traduction du français, et envers Monique Bourin, avec laquelle j'ai discuté de la conception de ma tâche, dans le prolongement de notre collaboration pour l'introduction au séminaire *Les disettes dans la conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale* (École française de Rome, 27-28 février 2004). Les conseils de Jean-Pierre Jessenne m'ont permis de m'orienter dans les travaux sur les questions annonaires de la France du XVIII^e siècle ; Gwladys Bernard m'a également aidé sur certains points de la bibliographie.

² Voir ci-dessous la discussion sur le vocabulaire.

précisément l'objet des communications³, et ne fait qu'effleurer la période postérieure à la Peste, pour une raison analogue. De la même façon, je ne présente en dernière partie que les grandes lignes des conséquences sociales des crises (notamment l'effet sur la stratification et la mobilité sociales) et de leurs conséquences économiques (sur l'endettement paysan et le marché de la terre), alors même que les recherches actuelles s'annoncent particulièrement prometteuses : il ne pouvait être question de traiter à fond tous les aspects d'un sujet si vaste dans les limites de cette introduction, et il m'a semblé indispensable de tenter plutôt de définir le mieux possible ces crises en les situant dans leur contexte, tant historique qu'historiographique. J'ai utilisé beaucoup d'exemples italiens, qui sont ceux que je connais le mieux, mais j'ai aussi le plus possible tenté –pour autant que des lectures bien limitées me le permettaient– de réfléchir à l'échelle de l'Europe, en identifiant à la fois les grandes lignes d'évolution communes et les spécificités locales qui diffèrent par exemple le pourtour méditerranéen de l'Europe du Nord-Ouest, ou les régions les plus urbanisées des arrière-pays ruraux.

1) De quelles crises s'agit-il ?

1.1. Trois acceptations du mot

Il faut commencer par définir ce que nous entendons par « crise » dans le cadre de cette rencontre. Il est à peine nécessaire de préciser préalablement que le mot n'apparaît, dans le sens qui nous intéresse ici, qu'avec les économistes du XIXe siècle⁴, et que les hommes du XIVe siècle, s'ils ont le sentiment d'une crise, l'expriment d'une autre façon ; nous en verrons quelques exemples, empruntés à des chroniqueurs. Dans le domaine de l'histoire économique, le mot est de ceux qui sont si communs que leur signification précise finit par s'estomper ; il revêt en somme trois acceptations différentes pour les historiens de l'économie médiévale⁵.

a) La « crise du bas Moyen Âge ».

La plus usuelle de ces acceptations, mais aussi la plus impropre, se traduit par l'expression «crise du bas Moyen Âge»⁶. Il s'agit en fait de la phase B (stagnation) d'un cycle économique de longue durée, qui couvre le XIVe siècle⁷ et presque tout le XVe, dans une bonne partie de l'Europe. En concurrence avec « crise », on emploie pour désigner cette phase des expressions diverses, dont la plus usuelle est sans doute « la grande dépression »⁸.

b) Le retournement de la conjoncture

Au sens propre, la crise est en fait le retournement de conjoncture à l'intérieur de ce cycle long, entre la phase de croissance A, qui s'étend depuis le IXe siècle au moins⁹, et la phase B. Ce retournement, longtemps identifié avec la peste de 1348-1350, est aujourd'hui généralement situé dans une fourchette d'une soixantaine d'années autour de 1300, variable selon les pays. La manifestation la plus spectaculaire de la « crise », entendue dans ce sens et placée à cette époque des environs de 1300, est la disette, qui frappe à cadence répétée ; elle joue certainement un rôle non négligeable dans la transformation des structures économiques et sociales qui s'accélère à cette époque¹⁰. Un sens très proche est

³ Pour une autre approche récente –d'ailleurs convergente– de ces questions dans la péninsule ibérique, voir les résumés du séminaire *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.

⁴ Cf. Guerreau, art. « Crise ».

⁵ Voir par ex. Palermo, *Sviluppo economico*.

⁶ Le mot est employé dans un sens voisin pour la « crise du VIe siècle » (ci-dessous).

⁷ La date de début est discutée ci-dessous.

⁸ Utilisée en dernier lieu par Guy Bois comme titre de son livre *La grande dépression*, dont le sous-titre réintroduit cependant le terme de crise.

⁹ La détermination de son début est un chantier encore ouvert : il ne cesse de reculer depuis que «l'an mil» a cédé en tant que date-charnière de l'histoire économique occidentale, très exactement à Flaran un jour de septembre 1988 (*La croissance agricole*).

¹⁰ La disette ressort aussi à la thématique du risque, qui est largement développée actuellement dans divers domaines, mais commence à peine à gagner l'étude des crises médiévales.

« la crise du féodalisme », qui désigne une lecture particulière de ce retournement de conjoncture.

c) Les crises courtes : des « crises d'ancien type » ?

Un troisième sens enfin du mot « crise » est celui sur lequel ce séminaire doit jeter un peu plus de lumière : il s'agit d'une crise courte, essentiellement alimentaire et très exactement frumentaire, qui dure quelques semaines ou quelques mois seulement ; dans certains cas toutefois, elle peut s'étendre, ou plus exactement se répéter en s'aggravant, sur deux, trois, quatre ans.

La référence qui s'impose immédiatement pour ce troisième sens du mot est la « crise d'ancien type » ou « d'Ancien Régime » définie par Ernest Labrousse et devenue un cadre d'analyse de base pour les historiens modernistes. Cette notion est a priori opératoire également pour les derniers siècles du Moyen Âge, qui nous intéressent surtout aujourd'hui¹¹, puisque ses conditions de développement existent : il y a une économie de marché, une vaste circulation des denrées, une forte proportion –au moins dans certaines parties de l'Europe– de population urbaine qui doit acheter toute son alimentation, des possibilités d'intervention de l'Etat, une production de biens fabriqués importante... Il faudra cependant vérifier dans le détail si les modalités sont bien les mêmes : c'est ce que nous ferons plus loin, en examinant notamment le déroulement de la crise.

Auparavant –disons avant le XIIe ou le XIIIe siècle¹²–, en revanche, la disette –pour autant que nous le sachions, c'est-à-dire très mal– doit être à peu près statique¹³ : faute de possibilités d'approvisionnements extérieurs massifs, de la présence de villes importantes autour desquelles s'organiseraient le commerce, et de l'existence même d'un marché, la mauvaise récolte se traduit directement par la faim au printemps suivant lorsque chacun a épuisé ses réserves¹⁴.

d) Questions de mots

Une question de vocabulaire se pose une fois que nous sommes arrivés à ce point de l'analyse. J'ai commencé, en traitant de la crise de subsistance, à utiliser le mot disette ; c'est celui que j'emploierai couramment par la suite. Je réserverais celui de famine aux situations les plus graves, celles qui déclenchent des mortalités importantes et aussi des transformations structurelles de l'économie et de la société ; parmi celles-ci, la vente de terres par les paysans pour acheter des aliments est la plus remarquable et la plus lourde de conséquences. L'analyse du degré de gravité des crises –et donc le choix du mot à employer– constituera d'ailleurs en elle-même une part importante de mon travail.

Le choix des termes n'est en effet pas négligeable : les langues des pays dont il va être question concordent à peu près pour distinguer par des mots différents les deux degrés de gravité de la crise de subsistance que nous venons de définir. Le nom de la crise grave, meurtrière et déstructurante, fait toujours référence à la faim (famine, *hambre*, *hunger*, *Hungersnot*, *fame*... ; et le latin *fames*, souvent renforcé par un adjectif tel que *magna*, *maxima*, etc.), avec il est vrai quelques nuances dans certaines langues (en italien *fame* n'est guère utilisé par les historiens, qui préfèrent donner un champ très large à *carestia* ; en espagnol *hambre* peut aussi désigner des disettes, en concurrence avec *hambruna* et *carestia*).

En revanche les choix diffèrent quand il s'agit de désigner le degré moins grave de la crise de subsistance, et les connotations des mots retenus peuvent avoir un certain intérêt pour

¹¹ Il est entendu une fois pour toutes que lorsque dans le texte qui suit il sera question de « bas Moyen Âge » ou de « derniers siècles du Moyen Âge », ces expressions désigneront la période des XIIIe-XVe siècles.

¹² Voir une rapide discussion sur l'évolution du type de crise à propos de l'exemple de la famine flamande de 1125, ci-dessous.

¹³ Nous allons en voir quelques exemples dans les récits de Raoul Glaber et de Galbert de Bruges.

¹⁴ Voir cependant ci-dessous la discussion à propos des famines de l'époque carolingienne, où affleurent cherté, spéculation et prévision économique. Il n'est pas question de toute façon de considérer que l'économie occidentale, avant le XIIe siècle, fonctionne globalement en autarcie ; mais la différence d'échelle des échanges entre les deux périodes, haut et bas Moyen Âge, est trop flagrante pour qu'on y insiste.

l'historien. L'italien et l'espagnol utilisent *carestia*, en reprenant un terme latin fréquent chez les chroniqueurs médiévaux (*carestia*, *caristia*) ; le français dispose de « cherté » mais emploie plus couramment et plus généralement « disette », l'anglais *dearth* ou *scarcity*. Si ces derniers termes évoquent la rareté, le manque (qu'exprime déjà le latin *penuria*, qui concurrence parfois *carestia*), le latin *carestia* et ses dérivés font en revanche probablement référence au prix excessif (*carus*), bien que tous les historiens ne soient pas d'accord là-dessus : pour certains, c'est à *carere*, manquer, qu'il faut rattacher *carestia*¹⁵. Cette deuxième étymologie ramène à la simple notion de manque, d'insuffisance alimentaire ; en revanche, si l'on choisit l'étymologie *carus*, l'usage dominant ou exclusif de *carestia* dans les sources (et par les historiens) identifie le prix excessif des denrées, et non leur rareté, comme le caractère dominant de la crise de subsistance. Ce choix place d'emblée le phénomène dans l'économie monétaire, et ouvre sur les causes et les mécanismes des crises des perspectives considérables : les denrées ne manquent pas, mais leur prix est trop élevé pour la plupart des consommateurs ; il s'agit d'une crise de distribution davantage que de production. Nous reprendrons cette analyse en détail plus loin.

1.2. Une historiographie bien différente pour chacune de ces trois acceptations

a) L'historiographie de la « grande dépression »

La « crise du bas Moyen Âge » a donné lieu à une bibliographie torrentielle¹⁶, tant descriptive (peste noire, villages désertés, dépopulation...) qu'analytique (mécanismes, causes, conséquences), et à des débats animés, qui ne nous concernent que très partiellement. Notons cependant d'emblée une particularité qui pourra nous être utile : devenue dès les années 50 un concept fondamental pour les médiévistes français, allemands et surtout anglo-saxons, la « crise du bas Moyen Âge » est restée un objet étranger pour les Italiens et, à un moindre degré, pour les Espagnols : en Italie la « crisi del Trecento » a un sens essentiellement politique et n'est guère introduite, dans son acception économique, qu'à la fin des années 60 ; pour la péninsule ibérique, je prendrai le cas de la Catalogne, où c'est le Français Pierre Vilar qui introduit la notion en 1962 –avec des connotations qui ont, depuis, été largement révisées¹⁷. Dans les deux cas, il s'agit largement de l'importation d'un modèle étranger, et l'Italie du Nord, comme plus encore l'Espagne ex-musulmane et la Sicile, sont toutes prêtes à exciper des particularités de leur histoire économique respective pour se poser en exceptions à la « grande dépression ».

b) L'historiographie de la « conjoncture de 1300 »

La problématique de la « conjoncture de 1300 » s'est imposée plus récemment mais a néanmoins suscité un corpus de travaux important, dans le monde anglo-saxon en particulier¹⁸. Un programme de recherche en cours veut vérifier comment le modèle, qui a été défini surtout à partir de l'Europe du Nord-Ouest (Angleterre et Flandre), s'applique à la Méditerranée occidentale. Les premières rencontres ont déjà permis de souligner des différences assez importantes¹⁹.

¹⁵ Abel, *Crises agraires*, p. 31, penche implicitement pour *carus* : la transformation du caractère des disettes au cours du XIII^e s. est selon lui suggérée par un indice lexical relevé dans les sources allemandes par Curschmann, *Hungersnöte* : *fames* est remplacé par *caristia*. Selon Abel, il ne s'agit pas d'une atténuation (disette moins forte que famine) mais du passage à l'économie monétaire : c'est bien ce qu'on vérifie ailleurs à cette époque. Niermeyer choisit également l'étymologie *carus* : Niermeyer, *Lexicon*, art. « *caristia* (*charistia*, *carestia*) (de *carus*) : période de hausse des prix des céréales, XIII^e s. ». L'étymologie *carere*, manquer, a cependant trouvé une majorité de défenseurs dans la discussion qui a abordé cette question lors du séminaire *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.

¹⁶ Voir par exemple le site WEB de John Munro, de l'université de Toronto : <http://www.economics.utoronto.ca/munro5>.

¹⁷ Vilar, *La Catalogne*. Mises au point sur les révisions : Furió, “Les disettes en Catalogne”, et, dans une perspective plus ample mais moins médiévale, P. Poujade, “L'histoire rurale en Catalogne après Pierre Vilar”, *Histoire et Sociétés Rurales*, 24 (2005/2), p. 57-82.

¹⁸ Voir ci-dessous à propos de la notion de « commercialisation ».

¹⁹ *Les disettes dans la conjoncture de 1300* ; *Dinámicas comerciales del mundo rural* ; et programme d'ensemble sur le même site.

c) L'historiographie de la « crise d'ancien type »

Elle n'a suscité que peu d'études de médiévistes, et celles-ci sont rarement sorties d'un cadre local. C'est précisément la raison qui a suscité la rencontre dont les actes sont publiés dans ce volume : il s'agit de préciser les contours d'un objet historiographique encore mal identifié en tant que tel. Les travaux se sont en fait jusqu'ici concentrés sur les plus spectaculaires de ces crises, en particulier celle qui a frappé l'Europe du Nord-Ouest en 1315-1317²⁰. Comme pour les deux notions précédentes, une bonne partie du travail, lorsqu'il s'agit de pays méditerranéens, consiste donc à vérifier et à passer au crible des notions forgées sur des situations extérieures.

Remarquons toutefois d'emblée que les crises frumentaires jouent un rôle déterminant dans la « conjoncture de 1300 », soit comme indicateurs du retournement de conjoncture, soit comme éléments de ce retournement lui-même, puisqu'elles entraînent, en se répétant, des conséquences structurelles : baisse démographique, émigration, transferts fonciers... Nous trouverons donc, dans les études sur les difficultés des années qui entourent 1300, un corpus important de connaissances et d'analyses sur les crises de cette époque. Les grands domaines éclairés par ces travaux sont la famine de 1315-1317 dans le Nord-Ouest, les disettes à peu près contemporaines et leurs conséquences sur le marché de la terre en Toscane et surtout à Florence (région et ville exceptionnelles en Italie par leur documentation sur ces phénomènes et par l'ampleur effective de ceux-ci), et de façon plus diffuse les mauvaises années entre 1270 et 1347 (fourchette grossière, à peu près maximale) en Angleterre, en Italie du centre-Nord, en Languedoc.... Amplement racontées par les chroniqueurs et souvent éclairées par des sources documentaires abondantes, ces disettes majeures nous fournissent des études de cas de premier ordre. La première rencontre du programme « La conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale » était précisément consacrée aux disettes, et a dressé un bilan de nos connaissances sur les mauvaises années de cette période et leurs conséquences.

d) Le consensus sur une économie dynamique

En conclusion de ce premier point consacré à l'identification de notre objet, on peut souligner que toutes les analyses qui viennent d'être citées, ainsi que ce colloque lui-même, se placent dans la conception d'ensemble d'une économie médiévale dynamique, toujours en transformation (contrairement à ce qu'ont longtemps cru les économistes, et que croient encore certains d'entre eux) : les crises dont nous parlons ne sont pas de simples accidents qui perturberaient une économie « froide », et dont celle-ci se rétablirait simplement en retrouvant la situation antérieure : ce sont des facteurs d'une évolution économique qui ne connaît ni fin ni pause.

L'évolution à laquelle participent les crises courtes concerne évidemment aussi la société : à l'issue d'une crise, il y a toujours des perdants, appauvris, endettés, ou tout simplement morts ; mais il y a aussi des gagnants, qui ont su profiter de la conjoncture pour augmenter leur richesse et leur pouvoir. Dans nos analyses des crises doit toujours rester présente à l'arrière-plan cette évolution des structures économiques et sociales à laquelle elles participent.

2) Éléments de chronologie

2.1. Les leçons du haut Moyen Âge

Une rapide évocation de la situation du haut Moyen Âge sera utile à la fois pour compléter la chronologie d'ensemble et pour comprendre certains éléments qu'on retrouve ensuite, mais moins nettement.

a) Grande crise et disettes

Rappelons que l'Occident a traversé au VI^e siècle une période particulièrement difficile pendant laquelle se sont cumulés la peste, la famine –déclenchée par une phase pluvieuse

²⁰ Ces dates sont celles de la période de famine, qui commence au début de 1315 lorsque se font sentir les effets de la mauvaise récolte de 1314, et s'achève avec la bonne moisson de 1317 dans la plupart des régions (ci-dessous). Mais dans certaines les difficultés se poursuivent plus longtemps, parfois jusqu'à 1322. Analyses de base : Perroy, « A l'origine d'une économie contractée», et Jordan, *The Great Famine*.

séculaire, dans un contexte général défavorable de déprise agricole et de désorganisation sociale-, les déplacements de populations et des guerres destructrices²¹. Grégoire de Tours a laissé de ces catastrophes un récit justement célèbre²². Au demeurant, l'ampleur, la chronologie, la différenciation géographique de cette « crise du VIe siècle » sont amplement discutées actuellement, surtout sous l'impulsion des archéologues²³.

Les famines qui avaient émaillé la « crise du VIe siècle » reparaissent sporadiquement au fil des siècles suivants, alors même que, selon l'opinion admise aujourd'hui, la croissance a déjà commencé. Les épisodes vraiment graves sont cependant peu nombreux. Entre le VIII^e et le XI^e siècle, Curschmann relève 64 disettes ou famines signalées par les chroniqueurs, soit une tous les six ou sept ans en moyenne²⁴. Le rythme se ralentit à mesure que la croissance s'affirme –pour autant que l'on puisse ébaucher des comptages sur des indications aussi fragmentaires-, puisque le règne de Charlemagne (768-814) en avait subi en moyenne une tous les quatre ans. En tout cas, les souverains ne s'en préoccupent plus, alors que Charlemagne lui-même avait promulgué, à l'occasion des deux famines les plus graves de son règne (792-793 et 805-806), un ensemble de prescriptions destinées à réduire leur effet (capitulaires de 794 et de 805). Même les famines apparemment graves de 821-822, 868 et 896 n'éveillent aucun écho chez des dirigeants²⁵ qui, il est vrai, ont d'autres soucis également pressants, et de toute façon légifèrent de moins en moins. Lors de la rencontre de Flaran de 1988, décisive dans l'adoption de la chronologie haute de la croissance, ces crises alimentaires persistantes dans une conjoncture positive ont été interprétées comme des crises de croissance de l'économie occidentale, des effets des ajustements entre l'évolution démographique et celle des structures de production. Cette interprétation nous sera utile lorsque nous examinerons, un peu plus loin, les crises alimentaires des XII^e et XIII^e siècles.

Un autre aspect de ces épisodes mérite d'être médité : certaines des prescriptions de 794 et 805 évoquent déjà les mesures annonaires que nous allons retrouver à partir du XIII^e siècle, et qui se répéteront inlassablement jusqu'au XVIII^e, telles que constitution de stocks, vente de céréales à prix modérés, tarif maximum pour le pain et les grains (celui-ci assez imprécis, il est vrai : le capitulaire de 805 enjoint simplement « que personne ne vende son grain trop cher »). Ces prescriptions –au-delà de ce qu'elles ont de vague, et de la totale ignorance où nous sommes de leurs effets- attestent à la fois l'existence d'un marché ou tout au moins d'un secteur non négligeable de vente des céréales, d'une certaine

²¹ Pour mesurer la signification de cette crise, il faudrait la mettre en perspective par rapport aux conditions d'approvisionnement et aux risques de disette dans le monde antique, qui ont été largement étudiés. On partira des travaux de Peter Garnsey : P. Garnsey, *Famine et approvisionnement dans le monde gréco-romain* ; Id., *Cities, peasants and food in classical Antiquity* ; Id., « Responses to food crisis ». L'évolution entre Antiquité et haut Moyen Âge en ce domaine ne se limite pas aux transformations des conditions d'approvisionnement (déclin des villes, des réseaux de transport, des systèmes de prélèvement...), mais comprend aussi un changement des pratiques alimentaires, le pain cédant en partie la place à d'autres formes de consommation des céréales et aux produits de l'inculte (voir ci-dessous à propos des travaux de M. Montanari). Pour une perspective historique encore plus ample –mais nécessairement rapide- des questions d'alimentation et de famines, on pourra voir *Hunger in history*, particulièrement la partie III, *Hunger in complex societies*, et l'article général de Newman, Herlihy et al., « Agricultural intensification, urbanization, and hierarchy ». On ne tirera rien en revanche pour notre propos du volume *Las crisis en la historia*.

²² Voir ci-dessous. Procope, autre grand chroniqueur de cette époque, donne une description comparable de la famine qui accompagne la « guerre gothique » en Italie (extraits : Montanari, *La faim*, p. 15-16).

²³ On pourra partir de l'exposé rapide mais récent de Devroey, *Économie rurale*, p. 44-47. Autre discussion récente, riche de suggestions mais peu archéologique : Mc Cormick, *Origins of the European Economy*.

²⁴ Comptages de Devroey, *Économie rurale*, p. 76. Sur ce qui suit, *ibidem*.

²⁵ Lors de la convocation du synode de 829, Louis le Pieux énumère cependant les maux qui accablent le pays : « la faim continue, la mortalité des animaux, les épidémies [qui accablent] les hommes, la stérilité de presque tous les fruits» (Devroey, *Économie rurale*, p. 77).

homogénéité des prix à travers l'empire, et de moyens des autorités pour intervenir. Dès cette époque, la disette n'est donc pas un phénomène entièrement statique, que commanderait l'inertie des structures de production et l'insuffisance de celles d'échange. Ce que nous savons des transports de denrées organisés par les grands propriétaires ecclésiastiques entre leurs domaines va dans le même sens. De tels témoignages d'organisation des approvisionnements restent cependant isolés, et la dissociation de l'empire leur porte certainement un coup sévère.

b) Ressources alimentaires alternatives et archéologie

La situation alimentaire d'avant l'an mil invite aussi à introduire dans l'appréciation de celle du bas Moyen Âge des éléments importants qu'on a tendance à perdre de vue. Les sources des derniers siècles du Moyen Âge, et plus encore les commentaires des médiévistes, se focalisent en effet sur les céréales, particulièrement les céréales panifiables –le froment par excellence-, parce que ce sont elles qui forment la masse des redevances des tenanciers, des produits du commerce, de l'alimentation de l'élite et des citadins²⁶. Cette préférence marginalise les céréales secondaires, consommées en bouillies et en soupes plutôt que sous forme de pain, les légumineuses, les châtaignes ; ce sont pourtant des composantes essentielles de l'alimentation de certains groupes sociaux, les paysans surtout²⁷, mais elles ne paraissent guère sur le marché, ni dans les sources écrites.

Allons plus loin : les plantes cultivées masquent complètement dans la documentation les types d'alimentation alternatifs, à base de cueillette dans le *saltus pastoral* et les espaces forestiers. On entrevoit mieux ces pratiques alimentaires pour le haut Moyen Âge, qui y recourt sans aucun doute largement, surtout –mais pas seulement- à titre palliatif lorsque les céréales viennent à manquer²⁸. L'inculte, bien plus étendu qu'après les « grands défrichements », est alors tout proche et offre de multiples ressources alimentaires : lors de la famine de 586-587, on fait du pain « avec des pépins de raisin, des chatons de noisetier, quelques-uns même avec des racines de fougères ; ils les faisaient sécher et les réduisaient en poudre en les mêlant d'un peu de farine ». Il est vrai que d'autres, « qui n'avaient pas du tout de farine, cueillant diverses herbes et les mangeant, enflèrent et succombèrent »²⁹ : le recours à la végétation sauvage suppose, non moins que celui des plantes cultivées, un savoir et un savoir-faire, que l'homme du haut Moyen Âge –qui est par définition un paysan, à l'exception d'une élite numériquement restreinte- entretient par un usage régulier de l'inculte. Les herbes, les racines, les fruits sauvages font partie intégrante de la nourriture, en-dehors même des périodes de famine³⁰. M. Montanari a pu caractériser le haut Moyen Âge comme un moment d'équilibre exceptionnel dans l'histoire alimentaire de l'Occident, caractérisé par l'intégration entre deux modèles alimentaires, deux ensembles de ressources naturelles³¹.

²⁶ Voir ci-dessous.

²⁷ L'alimentation paysanne évolue cependant, elle aussi : A. Riera Melis (« Société féodale et alimentation ») relève par ex. une tendance chez les paysans des XIIe et XIIIe siècles -au moins en Catalogne-, à consommer sous forme de pain des céréales dont ils faisaient auparavant des bouillies et des soupes. Cf. Cortonesi, « I cereali nell'Italia del tardo Medioevo ».

²⁸ C'est la grande leçon des travaux de M. Montanari, *L'alimentazione contadina* ; plus généralement, Id., *La faim et l'abondance* et Id., « Structures de production».

²⁹ Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, VII, 45, trad. et commentaire Devroey, *Économie rurale*, p. 87. Montanari, *La faim*, p. 46, commente dans le même sens une anecdote concernant un ermite néophyte, qui se rend malade en voulant se nourrir d'herbes sans les bien connaître.

³⁰ On pourrait ajouter aux ressources végétales des espaces incultes leurs ressources animales. La chasse est encore relativement ouverte au haut Moyen Âge en-dehors des réserves royales et seigneuriales, et durablement pratiquée comme « chasse de libre cueillette » par les populations de l'Europe méridionale : Devroey, *Économie rurale*, p. 92 ; Le Jan, « Le don et le produit sauvage ». Quant à la pêche, elle peut tenir une place très importante, comme dans la basse plaine du Pô, transformée en grande réserve aquatique par les inondations du VIe siècle : Squatriti, *Water and Society*.

³¹ Montanari, *La faim et l'abondance*, p. 13-58 ; cf. Devroey, *Économie rurale*, p. 26-39.

Changeons d'époque : pour mesurer la gravité réelle des disettes des XIII^e-XVe siècles, il faudrait pouvoir répondre à la question : est-ce que les hommes de ce temps savent encore se nourrir des produits de l'inculte ? et y a-t-il encore assez d'inculte pour y puiser des aliments de substitution en cas de besoin? En tout cas l'urbanisation coupe les masses citadines de ce genre de recours aux produits du *saltus*, géographiquement et plus encore culturellement : un habitant de Florence vers 1300, quand bien même il voudrait se nourrir de racines et de baies sauvages, ne doit plus posséder la connaissance intime des ressources alimentaires sauvages, savoir où les trouver, ni même pouvoir y accéder³².

Une autre leçon du haut Moyen Âge dans ce domaine, c'est l'importance de l'archéologie pour donner une information qui peut être très différente de celle des sources écrites. Citons deux exemples à l'appui de cette réflexion d'ailleurs parfaitement banale : la consommation des plantes sauvages, dont nous venons d'évoquer l'importance, échappe totalement à la documentation écrite en-dehors de passages exceptionnels comme celui de Grégoire de Tours ; l'archéologie au contraire la restitue abondamment, dans les dépotoirs, latrines et autres lieux qui gardent la mémoire de la consommation humaine³³. Nous verrons plus loin une application de ce recours à l'archéologie pour élargir nos réflexions d'historiens sur l'alimentation du bas Moyen Âge.

2.2. Quelle est la présence des disettes entre 1033 et 1270 ?

a) « Le retour de la faim » : une conception classique à nuancer

Jacques Le Goff a frappé la formule « le retour de la faim » pour caractériser la période du tournant entre XIII^e et XIV^e siècle, formule reprise par Massimo Montanari³⁴. L'expression ne se comprend que par référence au « temps de la faim » que serait le haut Moyen Âge. C'est le point de vue classique, qu'on retrouve dans tous les manuels³⁵ : la dernière famine générale serait celle de 1031-1033, provoquée par des pluies torrentielles et durables – causalité climatique normale, pourrions-nous dire, dans le cadre de l'Europe du Nord- ; elle a été décrite de façon frappante par Raoul Glaber, dont le récit culmine avec des scènes d'anthropophagie et avec une description appelée à devenir classique de l'aspect des affamés et de leurs tourments³⁶. Le schéma traditionnel considère qu'il y a eu ensuite trois siècles sans famines, jusqu'à 1315, accompagnant la phase de croissance selon la chronologie qu'on en donnait alors, du début du XI^e au début du XIV^e siècle.

Ce schéma paraît toutefois trop tranché : il est certes indéniable que les mauvaises années se multiplient et s'aggravent au dernier tiers du XIII^e siècle, voire un peu avant, et en tout cas au plus tard –pour les régions les plus décalées chronologiquement- dans les premières décennies du XIV^e siècle. Cette présence dense de la disette à la fin du XIII^e siècle, pouvant tourner à la famine au début du XIV^e, ne paraît cependant pas constituer, à la lumière des réflexions les plus récentes, un véritable « retour de la faim » après une période d'abondance sans nuages : il s'agit plutôt d'une intensification –très forte il est vrai- du rythme et de la dureté des mauvaises années, qui semblent bien n'avoir jamais cessé et avoir formé un arrière-plan inquiétant à la phase de croissance.

³² On peut d'ailleurs remarquer qu'un auteur comme Franco Sacchetti, dont la traduction par Odile Redon et Jacqueline Brunet a mis en valeur l'intérêt pour les pratiques alimentaires, en particulier celles qui sont liées aux séjours des Florentins à la campagne, ne mentionne jamais d'aliments tirés du *saltus*, en-dehors naturellement du gibier, mets de choix et symbole de statut social : *Tables florentines. Ecrire et manger avec Franco Sacchetti*.

³³ Il n'est pas question de citer la vaste littérature produite sur ce sujet par une ou deux générations d'archéologues ; à titre d'exemple particulièrement proche des préoccupations des historiens : M.-P. Ruas, « Alimentation végétale, pratiques agricoles et environnement » ; et dans un ordre plus général : M.-P. Ruas et P. Marinval, « Alimentation végétale et agriculture d'après les semences archéologiques ».

³⁴ Montanari, La faim et l'abondance, p. 97.

³⁵ A commencer –à quelques nuances près- par mon article « Famine» dans le *Dictionnaire des Capétiens*.

³⁶ Raoul Glaber, *Histoires*, IV, 11. Sur l'anthropophagie, P. Bonnassie, « Consommation d'aliments immondes et cannibalisme de survie dans l'Occident du haut Moyen Âge », AESC, XLIV (1989), p. 1035-1056.

Les disettes sont en effet présentes même avant la fin du XIII^e siècle : en cherchant bien (dans les chroniqueurs essentiellement, puisque ce sont nos seules sources là-dessus avant les comptabilités anglaises du XIII^e siècle), on identifie leur retour périodique en pleine phase de croissance³⁷. C'est ce qu'a fait Pere Benito, dont l'enquête en cours confirme cette récurrence dans l'ensemble de l'Europe occidentale des XI^e-XIII^e siècles³⁸. Quelques-unes de ces pénuries tournent même franchement à la famine, provoquant des mortalités ponctuelles mais importantes : Antoni Riera estime que toutes les régions d'Europe connaissent la famine environ tous les vingt-cinq ans, et il souligne surtout celles de 1195-1197 et 1224-1226³⁹, qui ont touché une grande partie du continent.

Cette permanence de la disette –dans des tons sans doute adoucis par rapport à ceux qu'elle prendra dans la phase suivante- n'a rien d'étonnant, à la réflexion : la croissance ne se conçoit pas sans crises de croissance, qui accompagnent les ajustements entre les variables –ici la démographie, la production et sa répartition-, on l'a constaté précédemment pour l'époque carolingienne ; et il est normal dans une économie préindustrielle que les conditions climatiques entraînent de mauvaises récoltes à une périodicité variable, et que les goulots de l'information et des transports empêchent de pallier efficacement leurs effets. Rappelons que la France de Louis XIV subit encore une série de famines cruelles, assorties de mortalités massives et de toutes les scènes de d'horreur que rapportaient déjà Grégoire de Tours et Raoul Glaber⁴⁰. Le « retour de la faim » vers 1300 n'est qu'une accélération de la fréquence de ces mauvaises années et une aggravation de certaines d'entre elles, tout particulièrement quand il y a enchaînement de plusieurs mauvaises récoltes.

b) Aperçus sur les disettes du XIII^e siècle

Des sources plus abondantes permettent de constater que le XIII^e siècle –le siècle de la croissance à son apogée- n'est pas lui-même indemne du retour périodique des disettes. Elle semblent toutefois relativement espacées, et ne se transforment qu'exceptionnellement en famines meurtrières. C'est ce qu'indique un rapide coup d'œil –qu'il conviendrait naturellement de confirmer par une étude approfondie-, permis par des travaux relativement récents pour l'Angleterre et l'Italie du centre-Nord et, pour l'Allemagne, par l'inusabie Curschmann.

Les chroniqueurs italiens⁴¹ du XIII^e siècle semblent attacher aux problèmes alimentaires davantage d'intérêt que leurs prédécesseurs, mais cela peut être dû au fait qu'ils entrent davantage dans le détail. Toujours est-il qu'ils n'indiquent, outre des disettes limitées et locales, que quelques grandes pénuries générales : après celle de 1178-1182, on ne trouve guère que celles de 1227-1228 et 1243⁴² ; seuls les enchaînements de deux ou trois mauvaises années sont vraiment difficiles, et relevés comme tels ; ils sont aggravés par les guerres entre Frédéric II et la seconde ligue lombarde, qui ravagent durablement les campagnes. Les disettes prennent cependant la forme de simples chertés, atteignant des prix dissuasifs pour la plupart des consommateurs, mais sans mortalités, pas massives en tout cas⁴³.

On peut faire des constatations analogues pour l'Angleterre, cette fois en croisant une chronique célèbre, celle de Mathieu Paris –grâce à un article de Jacques Le Goff⁴⁴-, et les relevés de moissons des grands domaines. De 1234 à 1259, Mathieu Paris note les phénomènes naturels, en particulier les mauvaises récoltes et les prix élevés qui en sont la conséquence (il note aussi les bonnes récoltes et les prix bas, comme en 1254). Or il ne relève que peu d'années médiocres. Ses relevés sont d'ailleurs pour la plupart en

³⁷ Le recensement de Curschmann, *Hungersnöte*, en est la plus belle illustration.

³⁸ Voir les articles de P. Benito dans ce volume et dans les actes de *Les disettes dans la conjoncture de 1300* (en préparation).

³⁹A. Riera Melis, « Société féodale et alimentation».

⁴⁰ Et aussi les chroniques allemandes, notamment en 1099-1100 (et encore 1101 dans certaines régions) et 1195-1197 : Curschmann, *Hungersnöte*, p. 127-128 et 156-161.

⁴¹ Mazzi, « Demografia, carestie» ; Albini, « Un problema dimenticato » ; Savy, « Sources narratives lombardes ».

⁴² Albini, « Un problema dimenticato ».

⁴³ Sur les difficultés que pose la mesure de la mortalité, celle des pauvres surtout, voir ci-dessous.

⁴⁴ Le Goff, « Bulletins météorologiques ».

discordance avec les indications des comptes de Winchester et les autres données comptables, rassemblées par Chris Dyer d'après les travaux de première main sur ces sources exceptionnelles⁴⁵ : il n'y a concordance que sur 1256-1258. Mais la tendance générale est la même dans les deux sources : les mauvaises années sont rares (1234, 1249), et pas catastrophiques sauf 1257-1258 ; même dans ce dernier cas la catastrophe est évitée, grâce à des importations d'outre-mer. Il y a des morts, nombreux même en 1257, mais d'épidémie davantage que de faim, et l'année suivante seuls des pauvres meurent. En 1249, Mathieu Paris se plaint que le manque de froment oblige à manger du pain noir : on est loin de la famine ; Mathieu Paris, comme le font plus sommairement beaucoup de chroniqueurs, note cependant des phénomènes aggravants qui accompagnent régulièrement les disettes : épidémie chez les hommes, qui tue davantage que la faim, et épizooties du bétail, qui réduisent ressources alimentaires et force de travail. La gravité de la famine de 1257 est due, quant à elle, à une lourde ponction fiscale venant après une récolte 1256 qui a pourri sur pied en raison de pluies diluvienues : le manque de numéraire provoque une pauvreté inouïe, les terres restent incultes ; l'enchaînement de causalité n'est pas explicité, mais il est bien compréhensible puisqu'il n'y a pas de réserves de grain, même pas sans doute pour la semence, en raison des pluies de l'été précédent.

La situation allemande paraît moins bonne, ou est-ce l'exhaustivité des dépouillements de Curschmann qui crée cette impression⁴⁶? Toujours est-il que l'espace germanique subit au cours du XIII^e siècle des séries d'années de disettes graves, allant souvent jusqu'à des mortalités massives et se répétant à peu près tous les vingt ans : 1195-1197, 1224-1226, 1245-1249, 1270-1272 ; s'y ajoutent tous les deux ou trois ans des disettes qui n'affectent qu'une région⁴⁷, et qui semblent particulièrement sévères dans des pays périphériques de l'Est⁴⁸. De mauvaises conditions climatiques, la pluie surtout, sont régulièrement invoquées par les chroniqueurs comme la cause directe des récoltes perdues et des disettes qui s'ensuivent. Celles-ci prennent souvent la forme d'une cherté, qui indique le recours usuel au marché : comme leurs confrères italiens et anglais, les chroniqueurs allemands choisissent souvent, pour informer le lecteur de la gravité de la disette, de donner les prix atteints par le froment et par telle ou telle autre céréale, qui constituent une sorte d'échelle de la dureté des temps.

On pourrait évoquer une autre source qui suggère des disettes bien réelles mais espacées aux deux premiers tiers du XIII^e siècle : les premières lois annonaires, qui fixent le prix du blé ou du pain⁴⁹ à partir du milieu du XIII^e siècle, à travers toute l'Europe⁵⁰. Elles sont promulguées à Nuremberg au début du XIII^e siècle, à Liège en 1252, à Lübeck en 1255, en Angleterre en 1266, à Marseille en 1273. La diffusion de ces lois évoque, en même temps que l'expansion de l'économie monétaire, la crainte montante du manque de blé, mais elles

⁴⁵ Dyer, *Standards of living*.

⁴⁶ Duby, *L'économie rurale*, I, p. 217, est d'un optimisme que rien ne justifie : « Une dernière menace fut parée en 1217-1218 dans la vieille Germanie par l'importation des grains des terres nouvelles de l'Est. On ne connaît plus de pénuries générales en Allemagne ... entre 1215 et 1315, mais seulement quelques disettes qui frappèrent surtout des provinces relativement arriérées comme l'Autriche ». Curschmann, *Hungersnöte*, auquel il renvoie sans préciser la page, cite d'ailleurs en 1217-1218 une famine dans l'Est et le Nord, et non l'Ouest, et ne parle pas d'importation (p. 164-166 pour ces années). En 1245 commence une autre disette triennale : *circa Pentecostem [4 juin] pluvia tantum increvit, quod segetes in multa parte perierunt ; et sic eo anno facta est maxima penuria panis, et duravit usque post diluvia illa multiplicia, que fuerunt anno Domini 1249* ; etc.

⁴⁷ Par exemple pour les années 50 : en 1250, disettes en Rhénanie, en 1253 *fames et mortalitas maxima* en Lorraine, en 1254 récoltes perdues en Bohême et sur le Danube, suivies par une disette en 1255 dans cette dernière région, en 1256 disette en Alsace, etc.

⁴⁸ L'Autriche, plusieurs fois soumise à de graves disettes, la Bohême, mais aussi la Livonie, où le cannibalisme règne en 1233, et la Hongrie, où l'invasion mongole de 1241-1242 déclenche une famine terrible allant ici aussi jusqu'à l'anthropophagie.

⁴⁹ Ou plus exactement le poids du pain : en cas de cherté, on diminue le poids du pain, dont le prix reste fixe. Sur la préférence des consommateurs pour l'achat de blé plutôt que de pain, voir ci-dessous.

⁵⁰ Relevé de Palermo, « Le politiche economiche della carestia ».

restent très sporadiques jusqu'au dernier tiers du siècle, ce qui peut suggérer que le péril n'est pas encore pressant.

c) Une grande disette au début du XIIe siècle : la Flandre en 1125

Nous possédons un témoignage exceptionnel sur une disette de grande ampleur, particulièrement intéressante parce qu'elle concerne Bruges et la Flandre, où sévira deux siècles plus tard la famine de 1315-1317 : c'est le récit de Galbert de Bruges dans son *Histoire du meurtre de Charles le Bon*. Galbert, bourgeois de Bruges, raconte dans ce texte justement célèbre les bouleversements politiques qui ont accompagné le meurtre du comte en 1127. Le récit commence par une mise en situation historique et moralisante, centrée sur la famine qui a sévi à Bruges et dans ses campagnes (comme dans d'autres régions d'Europe) du début du Carême 1125 (11 février) aux moissons⁵¹.

Le texte de Galbert permet de comparer les caractères de la disette à ces deux époques, et de voir ce qu'ont éventuellement de nouveau celles des années 1300. La description de la famine de 1125 présente en effet des traits contrastés.

Elle évoque d'une part les famines des siècles précédents, comme celle que raconte Raoul Glaber, par les conditions dans lesquelles se développe le fléau – conséquence immédiate d'un incident climatique – et par la forte mortalité, due à l'absence d'importations en quantités suffisantes. Le retour à l'anthropophagie est même mentionné par un autre chroniqueur⁵² : « les gens mangeaient leurs petits enfants [...] et même ceux des autres ». L'aumône est encore le seul remède, insuffisant même lorsqu'elle vient du comte. Visiblement rien n'a été organisé en prévision de la famine.

Les traits « modernes » de ce tableau ne sont cependant pas moins frappants : le rôle des marchands, qui indique qu'il y a possibilité d'importations ; le détail de la transformation – forcée, il est vrai – des marchands de vin en marchands de blé se retrouve dans les disettes du XIVe siècle. La centralité de la ville est un autre trait « moderne » : les paysans souffrent davantage que les citadins, et se rendent en ville pour bénéficier eux aussi des réserves seigneuriales et des importations. Notons encore le rôle de l'économie monétaire et les essais de dirigisme économique : il suffit de modifier le prix du vin pour infléchir l'offre. La prévision vient au demeurant très vite, dans ce petit Etat qui est un des mieux structurés d'Occident : le comte fait semer des légumineuses pour parer au renouvellement de la disette l'année suivante⁵³.

Au total, on est déjà à mi-chemin, en 1125, entre les caractères des famines du haut Moyen Âge et ceux des disettes du XIVe siècle ; la Flandre est alors l'un des lieux d'Occident les plus ouverts sur les échanges et les plus efficacement gouvernés, ce qui peut renforcer les aspects « modernes » du déroulement et surtout des palliatifs.

2.3. La multiplication des disettes à partir de la fin du XIIIe siècle

Même si le « retour de la faim » ne tranche pas autant qu'on l'a dit avec la situation antérieure, la multiplication des crises à partir du dernier tiers du XIIIe siècle est une évolution majeure, très sensible pour l'historien comme pour les contemporains.

a) L'exemple italien

En Italie du centre-Nord, le dernier tiers du siècle est déjà très dur : à partir de la disette générale et grave de 1271-1272, on reste rarement plus de quatre ou cinq ans sans que le fléau ne revienne, et les années mauvaises se présentent en série.

Une confirmation de ce contraste entre deux premiers tiers du Duecento relativement paisibles et une multiplication des disettes à partir des années 70 est offerte par l'excellent chroniqueur Salimbene, écrivant en Italie du Nord à partir de 1212 et mort en 1287 : il mentionne les disettes à partir de 1277 seulement ; cela n'est à vrai dire pas aussi significatif qu'on pourrait le penser, puisque c'est aussi à partir de 1277 qu'il note les bonnes récoltes. Peut-être quand même cela a-t-il un sens, indirect : Salimbene deviendrait précisément attentif aux récoltes parce que les difficultés se profilent. Sa sensibilité et celle de ses contemporains aux menaces de disette transparaît dans une anecdote placée en 1286, que Salimbene présente pourtant comme une très bonne année agricole : un maître

⁵¹ Galbert de Bruges, *Le meurtre de Charles le Bon*, I, 2-3.

⁵² Cité par Menant, art. « Famine ».

⁵³ Il fait bien, puisque la disette se poursuit : Curschmann, *Hungersnöte*, p. 136.

d'école de Reggio Émilie, persuadé que la famine est imminente, amasse en mendiant deux pleins coffres de croûtes de pain et un de mauvaise farine, que l'on trouve chez lui après sa mort solitaire : le diable, qui lui avait suggéré cette obsession, a fini par l'étouffer⁵⁴.

Après une brève accalmie à la fin du siècle, les mauvaises années réapparaissent, de plus en plus nombreuses et difficiles ; la première moitié du XIVe siècle est scandée par quatre séries de deux années très dures : 1310-1311, 1328-1329, 1339-1340, 1346-1347. A Florence, il y a en moyenne une cherté tous les six ans entre 1309 et 1375, et le prix maximal du froment lors de ces épisodes ne cesse de s'élèver : calculé en moyenne décennale par référence à un indice 100 en 1271-1286, il atteint 177 en 1302-1317, 291 en 1312-1338, 481 en 1339-1353⁵⁵. Une source bien plus pauvre, et incomplète, la mercuriale du froment à Parme, présente de son côté une série de pics en 1270-1290, puis de 1305 à 1330⁵⁶.

b) La chronologie européenne

La disette devient dans toute l'Europe un phénomène récurrent au dernier tiers du siècle, et s'intensifie encore après 1300⁵⁷ : les mauvaises récoltes reviennent désormais tous les quatre ou cinq ans, accompagnées de pénuries de plus en plus graves allant parfois jusqu'à des famines meurtrières. Celle qui ravage l'Europe du Nord-Ouest en 1315-1317 reste unique par sa violence, mais dans les décennies qui suivent tous les pays en connaissent de très dures, entraînant des milliers de morts et la liquidation de nombreux patrimoines ; les famines culmineront, juste avant la Peste, avec celle de 1347 qui touche toute l'Europe. La population affaiblie est en outre exposée aux épidémies qui suivent régulièrement les disettes. Pendant cette soixantaine d'années, l'Occident est pris dans une spirale catastrophique qui semble ne pas devoir s'arrêter : souffrances répétées, hécatombes et déclin démographique, abandons d'habitats et déstructuration de la production et la société. Les crises ne cessent nullement avec la grande peste, comme une logique malthusienne aurait pu le faire penser : les disettes et même des famines reviennent régulièrement ensuite. Cela confirme qu'elles n'expriment pas une simple question de rapport entre production et besoin, puisque celui-ci a sensiblement diminué. Les conditions sont malgré tout en partie différentes après la Peste : les salaires des citadins par exemple leur permettent désormais de mieux nourrir leurs familles. Mais, ne pouvant pas parler de tout, je préfère ne pas développer les disettes du siècle et demi qui suit la peste, que plusieurs communications vont éclairer.

2.4. La nouvelle configuration des disettes

Les disettes ne sont pas seulement plus fréquentes et plus fortes depuis la fin du XIIIe siècle : elles changent aussi de portée.

a) Des sociétés urbanisées

D'une part, dans le courant du XIIIe siècle, l'urbanisation multiplie démesurément la proportion de la population qui ne produit pas elle-même son alimentation. Les citadins sont suffisamment nombreux dans une bonne partie de l'Europe -méditerranéenne surtout- pour qu'il n'y ait plus de crises exclusivement agraires. La crise retentit immédiatement sur l'approvisionnement des villes, et la structure sociale est suffisamment complexe pour qu'une crise de subsistance déclenche des contrecoups dans divers domaines :

⁵⁴ Salimbene, II, p. 931-932 ; l'anecdote est reprise par W. C. Jordan, *The Great Famine*, p. 3.

⁵⁵ La Roncière, *Prix et salaires*, p. 88-90 ; voir aussi Pinto, *Il libro del biadaio* ; Id., « Firenze e la carestia del 1347 » ; Palermo, « Carestie e cronisti nel Trecento ».

⁵⁶ Savy, « Sources narratives lombardes ».

⁵⁷ France du Nord : Bourin, *Temps d'équilibre* ; Languedoc : Larenaudie, « Les famines en Languedoc », cf. Berthe, « Marché de la terre » ; Provence : Stouff, *Ravitaillement et alimentation* et Drendel, « Les disettes en Provence » (on ne voit guère de disettes en Provence avant 1318, mais il peut s'agir d'une question documentaire ; Stouff n'observe d'ailleurs que la fin de la période) ; Navarre : Berthe, *Famines et épidémies* ; Aragon : Riera Melis, « Els pròdroms de les crisis agràries », et Laliena, *Las hambres y Carestías en Aragón y Navarra (1280-1347)* ; Castille : Reglero, *Las hambres en la Corona de Castilla (1250-1348)* ; Catalogne et Valence : Furió, « Les disettes en Catalogne ».

l'accumulation foncière des citadins par exemple, ou la modification de la production et de la consommation de biens fabriqués.

b) Les politiques publiques contre les disettes

D'autre part, le dernier tiers du XIII^e siècle correspond à la mise en place d'institutions et d'outils spécifiques, qui permettent de désamorcer la gravité des crises annonaires du XIV^e (on va revenir sur les moyens utilisés). Au moins dans les villes qui ont mis ces outils en place, les crises courtes n'ont plus la même signification ni les mêmes conséquences ensuite. La croissance de l'Etat, combinée au développement des transports à longue distance et à l'établissement de réseaux d'information à échelle « mondiale », opérant dans des délais relativement brefs, permet de prévenir et de réagir : les risques de disette sont donc plus forts (la population étant plus exposée par sa concentration et par son entière dépendance envers les approvisionnements extérieurs), mais il existe de bien meilleurs moyens pour y parer. Les facilités d'approvisionnement des villes entraînent même la conséquence, à première vue paradoxale, que les ruraux souffrent souvent davantage des disettes que les citadins, et affluent en ville pour tenter de bénéficier de retombées des approvisionnements extérieurs.

c) La « commercialisation » de la société

La « commercialisation » de la société offre aux ruraux d'autres armes pour résister individuellement⁵⁸. Dans l'acception reçue depuis le livre de Richard Britnell, *The commercialisation of English society*, cette notion désigne la mise sur le marché de denrées et d'objets produits par les paysans, qui leur permet de sortir à la fois de l'autoconsommation et du cercle vicieux malthusien induit par l'exclusivité céréalière. La transformation de l'économie paysanne qui se traduit à travers la commercialisation passe par une diversification de ses produits ; les paysans développent la vigne, l'élevage, et les cultures industrielles comme le lin ou le chanvre, susceptibles d'occuper beaucoup de main-d'œuvre et de s'insérer dans les cycles cultureaux. Les ruraux peuvent aussi transformer eux-mêmes ces produits en s'appropriant les divers stades de la fabrication textile, devenir mineurs et métallurgistes, maçons, charpentiers ou céramistes, et fournir à la ville toutes sortes de matériaux plus ou moins élaborés, depuis le bois de construction jusqu'aux briques, à la pierre et à la chaux. Tout ce qui, dans les propos qui suivent, concerne les ruraux, doit être replacé dans ce contexte, bien différent de celui des siècles précédents : les crises de la fin du Moyen Âge ne frappent pas un monde rural monolithique et inerte, qui serait désespérément accroché à une céréaliculture de plus en plus exclusive et de moins en moins suffisante pour une population trop nombreuse. Une partie au moins des campagnes occidentales présente désormais un système économique diversifié, ouvert sur la ville et sur le marché. Dans ces conditions, une crise de subsistance n'a ni les mêmes mécanismes ni la même portée que dans une économie agraire fonctionnant en vase clos.

3) Les mécanismes et les causes des crises

3.1. Des crises de distribution (de spéculation)

a) Mécanisme et théorie de la crise alimentaire

Dans l'économie de marché qui est désormais celle de l'Occident⁵⁹, la pénurie se traduit par la hausse des prix (cherté, *carestia*⁶⁰), pouvant atteindre des niveaux vertigineux. Le mécanisme de la *carestia* en économie de marché ne naît pas de l'inadéquation entre production et besoin, mais entre offre et demande : la production ne coïncide pas nécessairement avec l'offre (la principale inadéquation étant due aux rétentions de stocks qui ne sont pas mis sur le marché), ni le besoin des hommes avec la demande effectivement exprimée⁶¹.

⁵⁸ *Dinámicas comerciales del mundo rural.*

⁵⁹ Avec des nuances importantes qu'a soulignées la recherche récente, sur le crédit et sur le marché de la terre notamment : *Le marché de la terre* ; *Il mercato della terra*.

⁶⁰ Ci-dessus.

⁶¹ Palermo, *Sviluppo economico*.

La pratique la plus commune au Moyen Âge, dans tous les milieux, est de pétrir sa pâte à pain soi-même et de la porter au fournier qui la cuit (*fornarius*) ; il existe cependant aussi des boulanger chez lesquels on achète le pain tout fait (*pistor*) et ils l'emportent progressivement sur les fourniers aux derniers siècles du Moyen Âge, les fourniers eux-mêmes pétrissant de plus en plus la pâte⁶². L'usage général de faire son pain a des conséquences décisives sur le marché, puisque c'est le consommateur lui-même qui, dans la plupart des cas, achète le blé ; chacun s'efforce donc, dans la mesure de ses moyens, de faire des réserves pour ne pas payer le prix fort lorsque survient la cherté, et ceux qui n'en ont pas suffisamment sont alors lourdement frappés par la hausse. La pratique de pétrir soi-même semble se raréfier dès la fin du Moyen Âge, et au XVIIIe siècle, au moins dans les villes françaises, les consommateurs ont l'habitude d'acheter le pain, ne revenant peut-être à l'achat de blé et à la préparation de la pâte que lorsque des prix élevés rendent appréciable toute économie sur ce chapitre –car le boulanger coûte un peu plus cher que le fournier. La configuration du marché des grains doit donc être bien différente de celle du Moyen Âge, et le boulanger joue un bien plus grand rôle dans la gestion de la cherté⁶³.

Revenons au Moyen Âge : les consommateurs qui n'ont guère de ressources, paysans et salariés des villes, qui n'ont pas pu faire de réserves, doivent continuer à acheter du blé lorsque les prix montent, et ils y consacrent une part croissante et bientôt exclusive de leur budget. Cela entraîne une baisse temporaire de la demande de produits fabriqués, et généralement de tous les produits qui ne sont pas des aliments de première nécessité : la crise s'étend donc à toute l'économie.

Les analyses désormais célèbres d'Amartya Sen donnent les clefs pour comprendre les mécanismes des chertés, et on les complètera dans le contexte qui nous intéresse par celles, convergentes, de Luciano Palermo : la mauvaise récolte n'est que l'élément initial, voire à la limite un simple prétexte. Le mécanisme décisif de la cherté, c'est que lorsque s'annonce une mauvaise récolte, les intermédiaires⁶⁴ anticipent la montée des prix en ne mettant pas leurs stocks en vente⁶⁵. Il y a bien du grain sur le marché, mais comme il est en quantité réduite les prix sont élevés. C'est le modèle de l'*« entitlement approach »* de Sen : il y a de la nourriture en vente, mais pour se la procurer il faut disposer d'un « droit d'accès » (*title*) valide, c'est-à-dire de fortes sommes d'argent. La disette ne provient pas du manque de nourriture, mais de l'impossibilité de se la procurer⁶⁶.

Ces mécanismes de spéculation ont aussi pour conséquence que la chronologie de la cherté, au cours de l'année-récolte, diffère de celle de l'épuisement réel des stocks dans une économie sans intermédiaires (par exemple la consommation de ses réserves par une famille qui en aurait accumulé suffisamment pour tenir jusqu'à la moisson) : dès janvier-février, la plupart des consommateurs urbains et des petits producteurs ruraux n'ont plus de réserves, car ils n'ont pas eu les moyens financiers d'en acheter lorsque les prix étaient bas⁶⁷. La situation est bien pire lorsque la récolte précédente a déjà été mauvaise, et que les prix sont restés élevés : l'enchaînement de deux ou plusieurs mauvaises années amplifie démesurément l'effet des disettes.

On notera que les petits paysans indépendants et les citadins salariés ou peu aisés partagent le même sort devant la disette. Un nombre important de citadins, salariés, ne peuvent même faire aucune réserve et doivent acheter leur blé semaine par semaine : ils

⁶² Desportes, *Le pain au Moyen Âge* ; Ead., « Les métiers de l'alimentation », dans *Histoire de l'alimentation*, aux p. 435-436 ; Stouff, *La table provençale*, p. 11-18 ; Id., « Grains et pain » ; Riera Melis, Pérez Samper, Gras, « El pan en las ciudades catalanas ».

⁶³ Voir par ex. Miller, *Mastering the Market*, p. 7, et les travaux de S. L. Kaplan, notamment *Provisioning Paris*.

⁶⁴ Beaucoup plus que les producteurs, selon Palermo, *Sviluppo economico*.

⁶⁵ La Roncière montre même comment les marchands florentins écument les marchés du contado en y achetant le blé, ce qui contribue évidemment à la disparition des réserves en campagne, et à la concentration des stocks soumis à la spéculation : la Roncière, *Firenze e le sue campagne*, p. 285-289.

⁶⁶ Voir le développement de M. Bourin dans M. Bourin et F. Menant, « Introduction » au séminaire *Les disettes*, p. 3-4.

⁶⁷ Les travaux en cours de Julien Demade ont révélé un calendrier et des mécanismes comparables dans le contexte très différent de l'Allemagne du XVe siècle. Voir de premières indications dans Demade, « Transactions foncières et transactions frumentaires ».

subissent donc de plein fouet les chertés. Quant aux petits paysans, la nécessité de consacrer une partie de la récolte à la semence de l'année suivante les fragilise tout particulièrement en cas de succession de mauvaises années et peut les amener à recourir au marché dès l'époque des semaines, ce qui entraîne certains automnes une montée des prix précoce, normalement temporaire.

Face à l'augmentation de la demande que provoque l'épuisement des réserves des petits consommateurs, les prix commencent à monter dès la fin de l'hiver (février), plus tôt même parfois, et les marchands retiennent leur blé le plus longtemps possible pour profiter du prix le plus haut. A un certain point, salariés et petits paysans doivent pour se nourrir payer des sommes démesurées par rapport à leurs moyens, et donc emprunter dans des conditions qui, étant donnée l'urgence de leur besoin, sont exorbitantes. Ces emprunts sont connus essentiellement pour les paysans : l'achat des récoltes sur pied et le prêt sur gage foncier en sont les formes les plus remarquables, mais ils prennent le plus souvent aux XIII^e-XIV^e siècles celle du prêt simple, cautionné par l'ensemble des biens de l'emprunteur et éventuellement par des garants. Quant aux salariés, ils empruntent sûrement sur gage mobilier, mais les archives de ce type de prêt ont entièrement disparu. Rappelons au demeurant que dans les sociétés de la fin du Moyen Âge l'achat à crédit et l'emprunt sont des transactions quotidiennes et parfaitement courantes ; le tout est de savoir dans quelles conditions, plus ou moins désavantageuses pour l'emprunteur ou l'acheteur, elles se pratiquent. En temps de disette, la transaction est particulièrement inégale, et les conditions sont désastreuses pour l'emprunteur.

Relevons enfin que le calendrier des chertés de la fin du Moyen Âge paraît sensiblement différent de ce qu'il est du XVIII^e siècle, et c'est sur ce point qu'elles rentrent malaisément dans le modèle de la « crise d'Ancien Régime ». Celle-ci semble en effet se calquer exactement sur le calendrier de la moisson et de la consommation des stocks : la situation devient préoccupante à la fin de l'hiver ou au début du printemps, et atteint son maximum de gravité à la soudure ; le célèbre record du prix du blé le 14 juillet 1789 en est emblématique⁶⁸. La spéculation existe pourtant toujours à cette époque, évidemment, la libéralisation du commerce du blé lui a même donné toute latitude pour s'exercer⁶⁹ ; mais elle ne paraît pas provoquer une anticipation de la hausse des prix.

b) Deux études de cas : les enquêtes de Prato et les mercuriales de Florence.

Une enquête réalisée par la commune de Prato sur les stocks de grain disponibles en 1298 et 1329 (deux années de mauvaises récoltes) montre que six mois après la moisson la moitié des habitants n'a aucune réserve. La moyenne des stocks par famille s'élève à 7 setiers en ville, 5 dans le contado : même en tenant compte de la dissimulation probable, c'est absolument insuffisant si l'on estime qu'une personne consomme un setier de blé (une vingtaine de litres) par mois ; cela veut dire que la grande majorité de la population urbaine et rurale est amenée à acheter son blé sur le marché dès janvier ou février, et supporte donc entièrement la hausse des prix qui commence alors.

Au second semestre 1347 –après une récolte particulièrement mauvaise–, ceux qui doivent acheter leur blé au marché de Florence chaque semaine ou chaque mois le paient en moyenne 39 sous le setier ; mais ceux qui, aisés et prévoyants, s'étaient fournis suffisamment après l'abondante récolte de 1346, ne l'ont payé que 14 sous. Au plus fort de la cherté, beaucoup de consommateurs ne peuvent plus acheter du tout : la Roncière⁷⁰ calcule que lors des chertés particulièrement aigües de 1329 et 1347, les familles ouvrières n'arrivent pas à se nourrir, même en consacrant l'intégralité de leurs ressources au pain, et

⁶⁸ Labrousse, *Esquisse du mouvement des prix*, et autres travaux donnés en bibliographie ; ainsi que les études sur l'approvisionnement dans la France du XVII^e siècle mentionnés ci-dessus. Pour les famines du temps de Louis XIV, bien plus fortes, voir les mercuriales de différents marchés du Nord de La France dans les années 1680-1695, données par Lachiver, *Les années de misère*, p. 119-123.

⁶⁹ Etudes de cas très précises dans Miller, *Mastering the Market*. Esquisse d'étude sur la longue durée : Palermo et Strangio, « Politiche dell'alimentazione e carestie ».

⁷⁰ La Roncière, *Prix et salaires*, fig. 77 p. 412-413.

en substituant l'épeautre au froment –auquel les Florentins sont extrêmement attachés, le considérant comme la seule céréale digne d'un citadin⁷¹.

c) La crise désamorcée par les interventions publiques

Mais personne ou presque ne meurt de faim. Dans une grande partie de l'Europe du XIII^e siècle, comme dans le Tiers-Monde d'aujourd'hui observé par Sen, il est possible de se procurer de la nourriture en la faisant venir d'ailleurs : les différences climatiques font qu'il est très rare que toute l'Europe soit simultanément touchée par une mauvaise récolte de toutes les céréales. En fait, les grandes villes des XIV^e et XV^e siècles, surtout celles qui ont un accès aisément à la mer, s'approvisionnent en grande partie par des importations, même en temps normal : c'est ainsi que le blé sicilien nourrit Florence et les autres villes toscanes, le blé de Pouille Venise, et que Gênes va chercher le sien au fond de la mer Noire. En temps de disette, les importations, certes plus difficiles, jouent un rôle encore plus grand : l'arrivée d'une cargaison, voire la simple annonce de son arrivée, suffisent à détendre le marché. Dès qu'ils en sont informés, les détenteurs de stocks s'empressent en effet de les mettre en vente pour profiter des derniers jours de prix élevés, ce qui fait aussitôt baisser ceux-ci.

L'approvisionnement au loin repose en grande partie sur la préoccupation annonaire des autorités. Les États du XIII^e siècle, et surtout les autorités municipales, ont en effet suffisamment de moyens –argent, capacités de transport et de stockage, réseaux d'information sur les lieux de production à l'étranger- et de motivations idéologiques –le « bien commun » des communes italiennes ou tout simplement la crainte de la colère populaire- pour prendre des mesures contre la disette. Ces mesures annonaires des municipalités vont avoir un impact important à la fois sur le marché, et sur les finances des villes : les achats de blé représentent la charge la plus lourde des communes italiennes à la fin du XIII^e siècle (en concurrence avec les dépenses militaires), car le prix d'achat, qui est le prix du marché, est souvent supérieur au prix de vente, puisqu'il s'agit d'aider les consommateurs démunis ; la commune peut donc y perdre de grosses sommes. De toute façon la constitution des stocks est par elle-même coûteuse puisqu'elle immobilise des fonds qui ont de surcroît souvent été empruntés pour la circonstance. La politique annonaire représente donc un enjeu financier considérable pour les municipalités.

Instruites par les premières grandes disettes de la fin du XIII^e siècle, les autorités achètent du blé dès que l'année-récolte s'annonce préoccupante : c'est dans cette perspective que la commune de Prato, comme bien d'autres, fait réaliser les enquêtes qui ont été mentionnées plus haut. Les achats sont réalisés au loin aussi bien que sur place ; dans ce dernier cas les fournisseurs sont des producteurs ou des intermédiaires locaux, et le prix d'achat est celui du marché. Les administrations municipales peuvent aussi créer des stocks à l'avance, sans attendre que la disette menace. Elles revendent ensuite le blé à un prix accessible à ceux qui en ont besoin ; le blé de la commune n'est cependant pas vendu à un prix trop inférieur à celui du marché, pour ne pas faire disparaître celui des marchands⁷². La commune peut également intervenir en distribuant le blé aux boulangers, voire en produisant elle-même du pain, mis en vente à un prix accessible à tous. Les établissements d'assistance (hôpitaux), devenus au XIII^e siècle très riches et disposant à la fois de grandes propriétés foncières et de ressources monétaires importantes, jouent aussi un rôle non négligeable pour éviter la

⁷¹ La confrérie d'Orsanmichele, qui distribue des aumônes aux nécessiteux, voit alors affluer les affamés : en octobre 1324, période de prix raisonnables quoique assez élevés –le contrecoup de l'année précédente, très difficile, se fait encore sentir-, elle en accueille 1300 ; mais en juin 1347 –le mois le plus dur de la pire année-, le chiffre monte à 6 ou 7000 (la Roncière, *Prix et salaires*). Ces pics de demandes d'assistance alimentaire confirment qu'un important volant de la population est directement soumis pour sa survie aux variations du prix du blé.

⁷² Les chroniqueurs prêtent un intérêt passionné et minutieux à cette question : voir par ex. les récits de la disette de 1329 par le Siennois Agnolo di Tura del Grasso (*Cronaca senese*, p. 483), et par le Biadaiolo florentin, observateur professionnel du marché d'Orsanmichele (éd. Pinto, *Il libro del Biadaiolo*, p. 306 ; trad. la Roncière, « Les famines à Florence »). A l'arrière-plan, il y a souvent la menace de l'émeute. Autres récits analogues : ceux de l'Anonyme romain et de Giovanni Villani, les meilleurs chroniqueurs de leur temps : cf. Palermo, « Carestie e cronisti nel Trecento».

mortalité ; ils prennent ainsi le relais des monastères dont les chroniques nous montrent amplement le rôle caritatif en temps de famine.

Un autre pan des mesures annonaires des autorités repose sur l'exercice de la contrainte : il s'agit d'obliger les producteurs et les intermédiaires à mettre leurs réserves sur le marché (ce qui implique des vérifications des stocks, avec perquisitions), de leur interdire d'exporter, et de limiter la hausse des prix par la fixation d'un maximum ; mais celui-ci fait disparaître le blé du marché, et les autorités urbaines apprennent très vite à manier avec prudence cette arme à double tranchant.

3.2. Le mystère des céréales secondaires

Les citadins du XIV^e siècle ne semblent manger que des céréales panifiables, et expriment pour le froment une préférence si forte qu'elle peut les pousser –si l'on en croit la Roncière– à avoir faim plutôt qu'à accepter de se nourrir de pain gris. Cette quasi-exclusivité du froment, et à la rigueur de quelques autres céréales, ressort tant des chroniques que des sources comptables ; Ch. de la Roncière a bien montré que lorsque le prix du froment montait la consommation des Florentins ne se reportait guère sur des céréales moins onéreuses : un peu sur le seigle, et presque pas sur l'épeautre et l'orge. La répugnance à abandonner le pain blanc est générale dans toute l'Europe des citadins et des riches : nous avons vu Mathieu Paris relever le passage au pain noir comme indicateur d'une disette mémorable, et lorsque la disette de 1218 frappe un monastère allemand, les moines, après avoir dû mendier leur pain, « apprirent à faire usage de pain d'orge et d'avoine, eux dont les prédecesseurs trouvaient intolérable le pain de seigle»⁷³. Toutefois la réaction des Florentins, même pauvres, surprend par sa radicalité et son mépris des contingences économiques les plus élémentaires : elle est complètement différente, par exemple, de celle des citadins français du XVIII^e siècle (et probablement de beaucoup d'autres groupes de consommateurs), qui dès que le prix du froment décolle se replient sagement sur les céréales secondaires, avec la conséquence que les prix de celles-ci augmentent plus vite, et que leur écart avec celui du froment se réduit.

Mais il est certain que les Européens, tout en préférant le pain, et surtout le pain blanc, ne s'alimentent pas tous de façon aussi exclusive : l'Italie du Nord par exemple contraste sensiblement avec la Toscane. Le recours aux importations d'outre-mer y est plus difficile, elles sont lentes et coûteuses ; en revanche on cultive ici des céréales de printemps, le mil surtout, qui permettent de détendre sensiblement la situation alimentaire⁷⁴ : les paysans mangent le mil et mettent le froment sur le marché, et une mauvaise année de froment peut être compensée par une bonne récolte de mil ; ainsi Salimbene note en 1282 que la récolte de blé est perdue, mais celle de grains menus est bonne. Les légumineuses jouent le même rôle, et Salimbene note encore, en 1277 cette fois, que blé et mil sont perdus, mais que la récolte de fèves est excellente ; ce rôle supplétif des légumineuses est déjà explicite dans la famine de Flandre en 1125. Les châtaignes sont un autre appoint de première importance, dans des secteurs assez étendus, où elles forment la base de l'alimentation paysanne pendant plusieurs mois de l'année. La châtaigneraie est cultivée et s'étend à mesure de la pression démographique, qu'elle soulage par ses rendements élevés⁷⁵.

Toute une gamme de sources confirme cette variété de la consommation : les réserves des ruraux d'Italie du Nord, recensées dans les inventaires après décès, comportent diverses céréales, du mil, des pois et des fèves. L'agronome bolonais Pier de'Crescenzi (qui écrit en plein déchaînement des disettes, vers 1310) donne les caractéristiques de 20 céréales et légumineuses différentes, en précisant leur usage social : le pain de froment est le meilleur, mais un pain composé de ¾ d'épeautre et ¼ de fèves convient parfaitement pour les domestiques du domaine agricole, et les nourrit mieux que le pain de mil ou même que celui de seigle ; il indique aussi une recette de bouillie de panic ou de mil, assaisonnée à l'huile ou au lard, qui peut se substituer au pain pour nourrir les travailleurs⁷⁶.

L'archéologie confirme à grande échelle la variété des plantes consommées en milieu rural. La communication de C. Puig et M.P. Ruas au séminaire romain sur les disettes en a été

⁷³ Curschmann, *Hungersnöte*, p. 166.

⁷⁴ Voir par ex. Pinto, « La coscienza della carestia ».

⁷⁵ Pitte, *Terre de castanide* ; Bruneton-Governatori, *Le pain de bois* ; Cherubini, « La civiltà del castagno ».

⁷⁶Pier de'Crescenzi, *Ruralium commodorum opus*, III, 7, 18, 19, 21, 22.

une révélation⁷⁷ : leur vue d'ensemble sur les types de plantes trouvés dans les dépôts fouillés de la moitié Sud de la France, entre XIII^e et XIV^e siècle, et sur leur fréquence relative, montre que la prééminence du froment est très mince, les céréales secondaires et les légumineuses très abondantes, et la variété des plantes consommées très étendue, bien au-delà que ce que les textes laissent prévoir, et avec un ample recours aux plantes et fruits sauvages.

Au total, il faut donc prendre conscience de la discordance entre l'image officielle de la consommation, ou plus exactement de la demande sur le marché (froment, à la rigueur quelques autres céréales panifiables), et la réalité de l'alimentation, en particulier celle des ruraux, que nous n'entrevoyons que par aperçus mais dont la diversité peut largement expliquer la faiblesse des mortalités.

3.3. Des causes exogènes

Le séminaire *Les disettes dans la conjoncture de 1300* a confirmé à grande échelle que la poussée démographique constitue certes l'arrière-plan général des crises alimentaires, et la météorologie leur facteur déclenchant le plus souvent noté, mais aussi que la montée de l'État moderne –pour parler rapidement– provoque une bonne partie des disettes ou crée des conditions favorables à leur déclenchement : les ravages des armées et le poids de la fiscalité sont a priori les facteurs déterminants. En Provence par exemple, la fiscalité comtale semble décisive. En Piémont, les prélèvements comtaux sur les récoltes, en partie stockés, maintiennent les prix élevés. Dans la péninsule ibérique, où l'on n'a ni argument climatique comme dans le Nord de l'Europe, ni pression démographique sans exutoire (elle se déverse vers les anciennes terres musulmanes), guerres et fiscalité pourraient être des facteurs déterminants. Et le cas de la disette anglaise de 1257, évoqué ci-dessus, est à lui seul éloquent.

Certaines disettes peuvent aussi être intensifiées directement par l'action des États : à partir du moment où ceux-ci disposent de moyens pour orienter l'économie, ils les utilisent sans en contrôler toutes les conséquences ; les situations de disette et de crise économique en général peuvent être dès lors des contrecoups involontaires de mesures monétaires, fiscales, douanières... La politique monétaire en particulier a depuis longtemps trouvé sa place chez les historiens comme facteur déclenchant ou aggravant de certaines crises courtes, à partir de la fin du XIII^e siècle surtout.

3.4. Cycles et mauvaises séries

On ne saurait clore cet exposé sans se demander si les crises brèves du Moyen Âge suivent des cycles, comme celles du XVIII^e siècle (ou, dans un contexte entièrement différent, comme les crises de l'époque industrielle). Dans notre cas, il s'agirait à la fois de cycles de la production et de cycles des prix⁷⁸, même si les deux ne sont pas liés indissociablement puisque la spéculation, les politiques annonaires et les conditions variables des transports de grains atténuent ou accroissent les à-coups de la production.

a) Les sources

On a rassemblé quelques séries de quantités récoltées ou de prix, qui permettent de dessiner des courbes cycliques : au XIII^e siècle, il s'agit surtout des sources anglaises (Winchester), qui permettent d'observer la variation des récoltes d'année en année. W. Abel⁷⁹, commentant ces courbes et les rapprochant des rares indications de mouvements des prix rapportés à la qualité des récoltes que l'on a pour le reste de l'Europe, suggère que les rendements (et donc les prix) varient selon un cycle de 20 à 30 ans, mais sans l'expliquer.

A partir de la fin du XIII^e siècle, on dispose de séries plus nombreuses, de prix du marché notamment : L. Palermo indique des cycles à peu près décennaux des prix du grain, à partir du moment où les chertés deviennent fréquentes, à la fin du XIII^e siècle. Ces cycles sont assez homogènes dans toute l'Europe du XIV^e siècle, avec des maxima en 1315-1317, 1328,

⁷⁷ Puig et Ruas, « L'apport de l'étude du stockage ».

⁷⁸ Inverses : une bonne récolte entraînant en gros la baisse des prix –mais la répercussion n'est pas automatique, les facteurs, notamment les stratégies des agents, étant multiples ; cf. ci-dessous.

⁷⁹ Abel, *Crises agraires en Europe*, p. 28-31.

1338-39, 1347, 1354, 1370⁸⁰. Ces cycles décennaux apparaissent assez clairement dans les relevés extrêmement précis et complets établis par La Roncière pour le marché florentin (1310-1380)⁸¹. L'extension de ces cycles à l'Europe entière est permise par l'existence d'un véritable marché, reposant sur les transports de grain qui sont aisés par voie de mer au moins depuis le XIIIe siècle, et par la circulation auprès des principaux agents (les sociétés de commerce et de banque surtout) de l'information sur les prix et l'état des marchés. Le cas florentin est bien clair là-dessus aussi, mais l'approvisionnement de cette ville, reposant en très grande partie sur les importations, est sans doute un cas extrême, avec quelques autres comme celui de Valence. En conclusion retenons que les chertés sont à peu près régulières, environ tous les dix ans –ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas d'inattendues, causées par un accident climatique ou une guerre par exemple.

b) Quelle réalité et quels mécanismes pour les cycles ?

Il est extrêmement difficile de situer les conjonctures médiévales dans le cadre des cycles préindustriels. Jean-Yves Grenier montre bien par ailleurs que l'existence de cycles courts (une dizaine ou une trentaine d'années) à l'époque préindustrielle ressort de nombreuses séries de sources, mais n'a reçu aucune explication admise par tous⁸² : on ne sait même pas dire si ces cycles obéissent à des impulsions endogènes ou exogènes ; de toute façon, ces phénomènes restent extrêmement confus avant le XVe et surtout le XVIe siècle. Je préfère donc renoncer à esquisser un système explicatif des crises dans lequel elles ne seraient, comme dans « l'économie d'Ancien Régime », que la phase culminante d'un cycle.

On peut toutefois retenir une idée importante, tirée des analyses de ces cycles préindustriels : le cycle repose sur les anticipations des agents –en d'autres termes sur la spéculation- qui font monter ou baisser les prix⁸³ ; les accidents météorologiques⁸⁴, les guerres⁸⁵, et autres facteurs exogènes qui pèsent sur la production⁸⁶, y tiennent évidemment un rôle, mais ce rôle est bien loin d'être exclusif ; c'est exactement ce que nous avons conclu pour les crises médiévales.

L'importance du climat parmi ces facteurs mérite cependant qu'on lui consacre quelques lignes. Sans surprise, les chroniqueurs mettent les disettes en relation avec les accidents climatiques ponctuels, inondations, sécheresses, etc. En revanche, l'existence de cycles climatiques sur le court ou moyen terme (dix/trente ans), qui détermineraient les cycles de production céréalière et donc les prix (ou au moins influeraient fortement sur eux), reste beaucoup moins claire. Ce qui est établi, c'est l'évolution climatique sur le long terme, séculaire : les disettes du début du XIVe siècle correspondent au retournement de la conjoncture climatique depuis la seconde moitié du XIIIe, passant de la phase chaude à la phase froide et humide qui va durer jusqu'à la fin du XVe et qui va peser, sans aucun doute, sur la conjoncture maussade. Des études précises réussissent cependant à faire le lien entre climat et évolution des récoltes : pour le Piémont C. Rotelli, appuyé sur les comptes de châtellenie, établit la dégradation du climat dans la première moitié du XIVe siècle, culminant dans la décennie 1330⁸⁷. Mais le facteur climatique n'est jamais brut à cette époque : les disettes piémontaises doivent beaucoup à la politique des comtes de Savoie, qui

⁸⁰ Palermo, *Sviluppo economico*, p. 234.

⁸¹ La Roncière, *Prix et salaires à Florence*, fig. 1 p. 83, 4 p. 104.

⁸² Grenier, « Questions sur l'histoire économique ». Sur les mécanismes cycliques des marchés, Grenier, *L'économie d'Ancien Régime*, notamment p. 229-241, 362-374, 387-396, 412-415 et *passim*. Mise au point rapide sur la réflexion historienne sur les cycles économiques : « Le temps comme facteur de l'explication historique... ».

⁸³ La mise en rapport la plus ferme entre ce schéma général et les situations médiévales est fournie par Palermo, *Sviluppo*.

⁸⁴ Ci-dessous, et note suivante.

⁸⁵ La Roncière, *Prix et salaires*, a mis en parallèle la variation des prix du blé sur le marché florentin avec les variations météorologiques (pluies fortes, sécheresses, inondations) et les guerres (invasions du contado florentin...). Il y a indéniablement des corrélations, mais ponctuelles.

⁸⁶ Et sur les transports, exposés surtout aux risques de guerres : cf. parmi beaucoup de cas celui de Valence en 1333, asphyxiée par l'arrêt des importations : Furió, « Les disettes en Catalogne».

⁸⁷ Rotelli, *Una campagna medievale*.

pratiquent d'énormes prélevements (bien connus par les comptes de châtellenies) et n'en remettent qu'une partie sur le marché, maintenant ainsi les prix élevés en permanence⁸⁸. L'identification des cycles n'est de toute façon pas la tâche la plus urgente dans notre cas. Chris Dyer remarque à juste titre que la tendance cyclique importe assez peu aux contemporains : ce qui compte, c'est l'arrivée effective d'une mauvaise année. La tendance générale compte aussi beaucoup : il y a clairement une tendance d'ensemble à la dégradation du climat, qui est un facteur décisif dans la multiplication des disettes⁸⁹. Dyer montre qu'une baisse de la température moyenne d'un degré provoque (dans le contexte climatique anglais) une mauvaise récolte sur deux dans les terres au-dessus de 1000 pieds d'altitude, alors que la proportion de mauvaises récoltes était presque négligeable avant la baisse de température.

c) Des mauvaises années en séries

Plutôt que de véritables cycles des prix (correspondant en gros à des cycles dans la production agricole) il me paraît préférable de distinguer des séries d'années mauvaises et d'autres meilleures : en Angleterre par exemple le XIII^e siècle présente trois séries de mauvaises années : la décennie 1247-1258 (deux fois deux mauvaises années) et quelques années au début (1201-1204) et à la fin (1293-1296). Nous avons vu qu'en Allemagne aussi, et plus encore sans doute, les séquences de mauvaises années correspondaient aux épisodes de famines.

Cette notion de « mauvaise série » de récoltes est très importante dans la portée des crises : au bout de deux ou trois mauvaises récoltes à suivre (1276-1278 et 1310-1312 en Italie, 1314-1316 en Flandre et Angleterre) ou rapprochées, les stocks ne se reconstituent pas, pas plus que le cheptel qu'on a mangé ou qui est mort d'épidémie⁹⁰ ; d'autre part les paysans ne peuvent pas réparer les dégâts causés par la première disette (rembourser leurs emprunts notamment) et sont donc acculés à vendre leur terre : les années 1310-1312 sont en Toscane comme en Toulousain le tournant décisif dans l'expropriation paysanne, connue en détail par les registres de notaires ; c'est la même chose en Angleterre en 1315-1317 : « court rolls are filled with land transfers as poorer people rushed to sell, lease out, or mortgage their land in order to raise money to buy corn »⁹¹.

4) Les conséquences des crises

4.1. La question démographique

a) Les disettes médiévales sont-elles meurtrières ?

La famine ne provoque qu'exceptionnellement des mortalités massives

La mortalité directement due à la famine dans l'Occident de la fin du Moyen Âge est un sujet de débat⁹² : la famine est plus ou moins parée ou amortie par les mesures prises par les autorités et par les facilités d'importation ; on a davantage faim en campagne qu'en ville, paradoxalement. Le mécanisme de la disette (réduction de stocks, et non manque radical de nourriture) donne par ailleurs de la souplesse au déroulement de la crise. La situation des Européens du XIV^e siècle est donc a priori moins défavorable que celle de leurs ancêtres des

⁸⁸ Salvatico, *Crisi reali e carestie indotte*, et son article dans le présent volume. Antonella Salvatico est malheureusement décédée prématurément, quelques semaines avant le colloque pour lequel elle avait préparé ce texte.

⁸⁹ Alexandre, *Le climat en Europe*. L'énorme travail de rassemblement, de critique et de mise en ordre de données réalisé par P. Alexandre ne débouche que sur des conclusions extrêmement prudentes. On peut quand même dégager (par ex. p. 787, 795) l'idée –au demeurant sans surprise– d'une tendance climatique plus froide et plus humide à partir de la fin du XIII^e siècle, préludant au « petit âge glaciaire » du XIV^e ; cf. Le Roy Ladurie, *Histoire du climat*.

⁹⁰ Ci-dessous.

⁹¹ Dyer, *Standards of living*, p. 266.

⁹² On en a beaucoup discuté pour la Méditerranée occidentale au séminaire *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.

XIe-XIIe siècles, alors même qu'ils sont plus nombreux et que les disettes se répètent plus souvent. On peut se demander si le caractère apparemment plus meurtrier des famines allemandes du XIIIe siècle, par rapport à celles d'Angleterre et d'Italie, ne peut pas déjà être mis en rapport avec la moindre facilité d'acheminement des cargaisons de blé : on a l'impression de mécanismes plus proches de ceux du haut Moyen Âge, dans lesquels la famine peut se traduire directement en mortalité. En tout cas la meilleure position pour échapper aux famines graves, au XIVe siècle, est d'habiter une grande ville au bord de la mer : les autorités disposent de moyens importants, il leur est facile et peu coûteux de faire venir du blé de lieux de production éloignés, et le marché des grandes agglomérations a tendance à concentrer les approvisionnements et à pratiquer des prix moins élevés que les petites villes et les villages des secteurs périphériques. C'est ainsi qu'on meurt deux fois moins à Bruges qu'à Ypres en 1315-1317 (ci-dessous), vraisemblablement grâce à la présence d'un grand port.

Il semble bien en fait qu'on ne meurt pas de faim lors des disettes, pas massivement en tout cas, sauf dans des cas rendus particulièrement aigus par la conjonction de plusieurs facteurs négatifs ; la plus courante est celle de la mauvaise récolte combinée à la guerre – avec dévastations directes ou simplement blocage des importations de blé. Pour l'Italie par exemple, les avis sont partagés, mais une seule disette semble avoir vraiment causé directement des morts en grand nombre, celle de 1339-1340⁹³. Salimbene, déjà, ne relève jamais que la *carestia* a des conséquences mortifères directes, alors qu'il est très sensible aux mortalités, par exemple à travers le rythme des enterrements, et en donne des chiffres précis, qui semblent tirés d'un enregistrement officiel. On peut penser cependant que lorsque les chroniqueurs, même appuyés sur des comptages officiels, ne relèvent pas de morts lors d'une cherté, cette absence dissimule probablement les décès de pauvres non reconnus, poussés par la faim de la campagne à la ville ou errant d'une ville à l'autre ; toutefois lorsque ces décès de pauvres marginaux sont vraiment nombreux, ils deviennent un événement et apparaissent dans les chroniques.

La famine de 1315-1317

La mortalité la plus massive est celle qui a frappé l'Europe du Nord-Ouest (Flandre et Angleterre) en 1315-1317. A Ypres, en sept mois, on dénombre 2660 morts, soit environ 10% de la population estimée, et 5,5% à Bruges. En Angleterre une personne sur 10 serait morte : 10% des hommes adultes sur les terres de l'évêché de Winchester, et jusqu'à 15% sur certains domaines⁹⁴.

Cette mortalité exceptionnellement élevée s'explique à la fois par la gravité de la crise agricole, due à la conjoncture météorologique, et par le fait que l'Europe du Nord-Ouest a jusque-là à peu près ignoré les crises alimentaires sérieuses, et n'a donc pas mis en place de politiques de prévention et de palliatifs.

Le déroulement de la crise s'articule en trois très mauvaises récoltes qui se suivent en 1314-1316, à cause de pluies excessives. Le prix du blé monte très haut dès le début de 1315, et grimpe encore ensuite : il est multiplié jusqu'à 24 fois en Flandre. Après l'excellente récolte de 1317, il s'effondre et reste bas jusqu'au milieu du siècle, avant de descendre encore après la Peste, pour un siècle. Toutes les ressources agricoles sont détruites en 1314-1316, d'où l'exceptionnel impact de la famine : moissons, semences de l'année suivante, légumes, et bétail tué par les épizooties. «Cette crise frumentaire, au mécanisme classique, s'annonce dès 1314 par des récoltes déficitaires suivies d'une hausse du blé, surtout dans les premiers mois de 1315, quand la soudure s'avéra difficile. Des pluies continues, du printemps à l'automne, ... prolongèrent la disette jusqu'après la campagne 1316-1317... La disette enfanta des épidémies graves, surtout dans les pays surpeuplés dont l'alimentation dépendait des importations comme la Flandre»⁹⁵.

Une mortalité d'une telle ampleur est cependant restée unique dans l'histoire des famines de l'Europe médiévale par son intensité. Des famines moins spectaculaires mais étendues à une grande partie du continent, celle de 1347 au premier chef, ont cependant dû provoquer un nombre de morts comparable.

⁹³ Pinto, « Popolazione e comportamenti demografici », p. 52

⁹⁴ Ces chiffres et estimations sont repris par beaucoup d'auteurs successifs.

⁹⁵ Perroy, « A l'origine d'une économie contractée», p. 171-172.

b) Mais la disette a des conséquences biologiques graves

Malnutrition

Avec A. Sen, il faut distinguer la malnutrition chronique de la crise alimentaire : les disettes répétées entraînent une dégradation durable de l'état de santé des masses laborieuses ; ouvriers sans travail, paysans sans terre n'arrivent pas à retrouver une alimentation satisfaisante, alors que les prix restent élevés. La Roncière, étudiant le régime alimentaire des ouvriers florentins, conclut que dans les dix années qui précèdent la peste, pendant lesquelles la cherté est récurrente, cette partie de la population florentine souffre de déficiences graves faute de pouvoir accéder régulièrement à une alimentation suffisante et diversifiée. L'affaiblissement des jeunes enfants (dont nous ne savons à peu près rien pour le Moyen Âge) doit être particulièrement sensible, et peser sur la démographie.

L'insuffisance alimentaire n'est pas seulement quantitative : le prix élevé du blé oblige à renoncer aux autres aliments ; d'autre part le bétail disparaît lors des grandes disettes : il est mangé⁹⁶, ou meurt de faim ou d'épidémies. Les épizooties sont régulièrement mentionnées par les chroniqueurs ; M. Paris relève des mortalités de moutons, dues à la sécheresse et au froid (1241), et de troupeaux en général, par épidémie (1252), par noyade (1253).

Épidémies

Les disettes semblent bien être suivies par de multiples épidémies, pas toujours faciles à identifier : le typhus par exemple. On discute le lien effectif qu'il y aurait entre disette et contagion épidémique. Les épidémies sont en effet très nombreuses (mais, comme pour les disettes, il peut y avoir un élément d'attention prêtée par les chroniqueurs davantage qu'auparavant), et on a pu décerner au XIV^e siècle le titre d'«âge d'or des bactéries »⁹⁷.

On remarquera que dès le XIII^e siècle des chroniqueurs comme M. Paris et Salimbene, qui ne disent presque jamais qu'on meurt de faim, établissent en revanche un lien entre année de disette et mortalité l'année suivante⁹⁸. A deux reprises, Salimbene érige en règle générale la succession d'une mortalité à une *carestia* ou à une épizootie (il remarque d'ailleurs la deuxième fois qu'il l'a déjà dit) : ainsi en 1285, à propos d'une mortalité à Tivoli alors que le pape y réside (2000 morts)⁹⁹ : « c'est une règle fixe et générale qu'une mortalité de bétail est toujours suivie, l'année d'après, d'une mortalité chez les hommes. De la même façon, la *carestia* est toujours suivie de mortalité parmi les hommes ».

4.2. Endettement et marché de la terre

La crise a par ailleurs des conséquences structurelles : les plus visibles pèsent sur le marché de la terre, via l'endettement. En Angleterre, en Toscane, aussi bien que dans le Toulousain, la crise alimentaire a d'immédiates et très violentes répercussions sur la propriété paysanne, avec effets de concentration¹⁰⁰, au profit des paysans riches en

⁹⁶ C'est ce qui se passe à Gand dans le récit de Galbert, ou dans un monastère allemand dont l'abbé, durant la famine de 1197, fait chaque jour cuire un bœuf découpé en morceaux dans trois grands chaudrons, pour nourrir les pauvres qui affluent. Ainsi ils survivent tous jusqu'à la moisson (Curschmann, *Hungersnöte*, p. 160).

⁹⁷ S. L. Thrupp, citée par *L'économie médiévale*, p. 332. Liste des principaux types de maladies épidémiques identifiées, *ibidem*. Voir Berthe, *Famines et épidémies*. Sur le rôle respectif des épidémies et de la famine dans la mortalité, voir la récente synthèse de Smith, « Periods of 'Feast and Famine' ».

⁹⁸ L'épidémie suit la famine : notion classique. Cf. aussi le relevé de P. Savy, « Sources narratives lombardes ».

⁹⁹ Salimbene, p. 806. L'autre passage est p. 795. A une occasion, en 1277, la mortalité suit la disette la même année et non l'année suivante.

¹⁰⁰ La lecture chayanovienne des crises proposée par ex. par Le Roy Ladurie, « En Haute-Normandie », proche de certains travaux anglais (pas d'accumulation foncière, la circulation des terres a une allure cyclique), ne semble pas tenable dans la conjoncture de 1300, par ex. dans le contexte italien.

Angleterre¹⁰¹ et dans le Lauragais de Maurice Berthe¹⁰², à celui des citadins en Italie¹⁰³. En Espagne, l'appropriation prend plutôt la forme de constitution de rentes. Les registres des notaires italiens ou valenciens et ceux des juridictions seigneuriales anglaises (*court rolls*) ou toulousaines qui prélèvent les droits de mutation sur les transactions foncières sont des sources de premier ordre pour suivre ce mouvement. En fait, grâce à ces sources, l'expropriation foncière est probablement le meilleur observatoire de la détresse du monde rural frappé par les disettes : c'est un reflet exact, aussi bien en quantité qu'en chronologie, de l'effet des disettes¹⁰⁴. Les cours seigneuriales enregistrent les ventes de terres consenties par les paysans, soit directement pour acheter du blé au moment de la disette, *propter magnam indigentiam panis*¹⁰⁵, soit quelques années après, pour solder les emprunts alimentaires contractés lors de la disette, qu'ils sont incapables de rembourser. Les notaires, eux, enregistrent aussi les emprunts et donnent ainsi une image directe du gonflement du crédit en temps de pénurie : en année de crise comme 1340, 20% des contrats relatifs à des biens meubles enregistrés à Sienne consistent en avances d'argent ou de blé, ou en achats de récoltes sur pied (une forme de crédit caractéristique des années de disette, et particulièrement onéreuse), alors qu'en année normale ce n'est le cas que d'environ 5% des contrats¹⁰⁶.

Une crise courte, et surtout une série de crises courtes s'enchaînant et se cumulant (deux ou trois mauvaises années à suivre) peuvent ainsi avoir des conséquences structurelles définitives (pour être exact : elles accélèrent et intensifient une évolution déjà tendancielle). Je passe très rapidement sur cet aspect, désormais bien connu. Mais on ne peut assez répéter que cette conséquence des disettes paraît vraiment fondamentale dans l'Italie communale, aussi bien qu'en Toulousain : les pénuries répétées de la fin du XIII^e et du milieu du XIV^e siècle accélèrent et complètent l'expropriation paysanne, qui était en cours depuis longtemps. Elles provoquent la transformation d'une société rurale de petits et moyens propriétaires ou tenanciers emphytéotiques en une société de prolétaires et de tenanciers, les propriétaires étant désormais des citadins ou une étroite élite rurale. Les sources toscanes par exemple sont très claires là-dessus : registres de notaires et relevés fiscaux montrent que toute la terre –la bonne terre surtout, et la plus proche de la ville– est désormais la propriété des citadins : dès 1317, 80% du contado siennois appartient aux citadins, et cette proportion est alors en rapide augmentation pendant cette période de disette. Des transformations concomitantes touchent l'exploitation, les structures de production, l'habitat, le paysage avec la formation de la *mezzadria* toscane et ombrienne et de la grande *corte* irriguée du Nord, qui se substituent aux villages.

Les communautés rurales peuvent s'endetter aussi (comme d'ailleurs les villes), pour payer l'impôt ou pour acheter du blé en temps de crise, et être obligées en conséquence de vendre leurs moyens de production collectifs pour solder leurs dettes. C'est ce qui arrive à celles de la plaine padane entre XIII^e et XIV^e siècle : elles perdent les terrains communaux, les canaux d'irrigation, les moulins... La prolétarisation collective s'ajoute à la prolétarisation individuelle des ruraux.

¹⁰¹ La bibliographie anglaise sur le marché de la terre est très riche et précoce par rapport au reste de l'Europe, l'Espagne mise à part ; voir Menant, « Comment le marché de la terre est devenu un thème de recherche».

¹⁰² Berthe, « Marché de la terre», établit à la perfection le lien entre crise alimentaire et concentration foncière, via l'endettement. Ici ce sont les ruraux riches qui acquièrent les terres, parce que la coutume locale interdit de vendre à un étranger au village.

¹⁰³ On peut s'orienter dans la vaste bibliographie à partir de Gaulin et Menant, « Crédit rural», et de Pinto, « Note sull'indebitamento contadino».

¹⁰⁴ Cf. par ex. le graphique de Berthe, « Marché de la terre», p. 300, dans lequel les oscillations brutales du marché de la terre suivent les hauts et bas de la production agricole, avec un décalage dû au crédit : le transfert foncier se produit au moment où le paysan s'avère incapable de rembourser l'emprunt contracté au moment de la disette. Demade, « Transactions foncières et transactions frumentaires », propose une autre version de cette corrélation entre récoltes et transactions foncières, dans un contexte très différent.

¹⁰⁵ Berthe, « Marché de la terre», p. 304.

¹⁰⁶ Gaulin et Menant, « Crédit rural».

4.3. La différenciation sociale et le rôle des élites

Les disettes accentuent la différenciation sociale et participent (pour dire les choses rapidement) au blocage social qui se produit à partir de la fin du XIII^e siècle. Celui qui peut prêter s'enrichit et agrandit sa propriété, comme ce curé anglais qui acquiert en 1316-1317 quatre manses de petits propriétaires, les uns achetés directement, les autres mis en gage d'un emprunt et saisis après non-remboursement¹⁰⁷, ou comme une minorité de riches paysans lauragais, ses contemporains¹⁰⁸. Les emprunteurs au contraire sont contraints de vendre leur terre et dégringolent l'échelle sociale. On aborde ici un thème plus général, celui de l'endettement et du marché de la terre comme facteurs déterminants de la différenciation sociale entre XIII^e et milieu du XIV^e siècle. Le cas italien est spectaculaire¹⁰⁹ : les élites rurales disparaissent presque entièrement à partir de la fin du XIII^e siècle ; les uns, enrichis, partent en ville, les autres (la majorité sans doute) s'endettent, perdent leur terre et sont prolétarisés, sur place comme tenanciers et journaliers ou en ville comme ouvriers et manoeuvres. Le crédit, centré le plus souvent sur le besoin alimentaire, dans les cas aigus surtout, est l'outil de la dépossession. L'argent vient en bonne partie d'outre-monts, rapporté par les banquiers et marchands italiens qui l'investissent ensuite dans la terre, via le prêt aux paysans. Les disettes, manipulées par ces mêmes citadins riches, aboutissent donc à leur appropriation de la terre. Elles apparaissent comme un facteur important dans le blocage de la mobilité sociale qui est le phénomène majeur autour de 1300 : les citadins qui achèvent alors de dépouiller les paysans sont eux-mêmes petits-fils ou arrière-petits-fils de paysans aisés, qui se sont installés en ville et ont poursuivi leur enrichissement (où le crédit joue toujours un rôle important) et leur ascension sociale. Les disettes répétées de cette époque acquièrent ainsi une dimension sociale de toute première importance.

Orientation bibliographique

Cette liste comprend les sources et les travaux cités dans les notes, ainsi que quelques autres études utiles à une vue d'ensemble du sujet.

- Abel W., *Crises agraires en Europe (XIII^e-XX^e siècle)*, trad. franç., Paris, 1973 (1^{ère} éd. allemande, 1935 ; 2^e éd. allemande remaniée, 1966).
- Agnolo di Tura del Grasso, *Cronaca senese*, dans *Cronache senesi, RR II SS, XV/6*, Bologne, 1939.
- Albini G., « Un problema dimenticato : carestie ed epidemie nei secoli XI-XIII. Il caso emiliano », dans *Demografia e società nell'Italia medievale (secc. IX-XIV)*, dir. R. Comba e I. Naso, Cuneo, 1994, p. 47-67.
- Alexandre, P., *Le climat en Europe au Moyen Âge. Contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 à 1425, d'après les sources narratives de l'Europe occidentale*, Paris, 1987.
- Alimentazione e nutrizione, secc. XIII-XVIII*, a cura di Simonetta Cavaciocchi, Florence, 1997 (Ist. internaz. di storia economica « F. Datini », Prato. Atti della ventottesima sett. di Studi, 2-27 aprile 1996).
- Aymard M., art. « Crise, structure/conjoncture », dans J. Le Goff (dir.), *La nouvelle histoire, Paris*, 1978.
- Bad Years Economics : Cultural Responses to Risk and Uncertainty*, éd. P. Halstead et J. O'Shea, Cambridge 1989.
- Berthe M., « Marché de la terre et hiérarchies paysannes dans le Lauragais toulousain, vers 1270 - vers 1320 », dans *Campagnes médiévales : l'homme et son espace. Études offertes à Robert Fossier*, éd. É. Mornet, Paris, 1995, p. 297-312.
- Berthe M., *Famines et épidémies dans les campagnes navarraises à la fin du Moyen Âge*, 2 vol., Paris, 1984.
- Bois G., *Crise du féodalisme*, Paris, 1976.
- Bois G., *La grande dépression médiévale. XIV^e et XVe siècles. Le précédent d'une crise systémique*, Paris, 2000. Trad. espagnole, Valence, 2001.

¹⁰⁷ Dyer, *Standards of living*, p. 266.

¹⁰⁸ Ci-dessus.

¹⁰⁹ Sur ce caractère spectaculaire, cf. par ex. Pinto, « Bourgeoisie de village... ».

- Bourin M., *Temps d'équilibre, temps de ruptures. XIII^e siècle*, Paris, 1990 (Nouvelle histoire de la France médiévale, 4).
- Bourin M. et F. Menant, « Introduction » au séminaire *Les disettes dans la conjoncture de 1300*, p. 3-4.
- Bouvier J., « Les crises économiques », dans J. Le Goff et P. Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, 2, Paris, 1974, p. 25-50.
- Bresc H., art. « Famine », dans *Dictionnaire du Moyen Âge*, p. 516.
- Britnell R., *The commercialisation of English society 1000-1500*, Cambridge, 1993.
- Bruneton-Governatori A., *Le pain de bois. Ethnohistoire de la châtaigne et du châtaignier*, Toulouse, 1984.
- Carrasco J., « Europa en los umbrales de la crisis », dans *Europa en los umbrales de la crisis : 1250-1350* (XXI Semana de Estudios Medievales, Estella, 18 a 22 de julio de 1994), Pampelune, 1995, p. 17-36.
- Cherubini G., « La civiltà del castagno in Italia alla fine del Medioevo », *Archeologia Medievale*, 8 (1981), p. 247-280.
- Cortonesi A., « I cereali nell'Italia del tardo Medioevo. Note sugli aspetti qualitativi del consumo », in *Alimentazione e nutrizione*, p. 263-277.
- Las crisis en la historia, sextas jornadas de Estudios Históricos organizadas por el Departamento de Historia Medieval, Moderna y Contemporánea de la Universidad de Salamanca [Salamanca, jun.1994]*, dir. Ch. Wickham, H. Kamen et E. Hernández Sandoca, Salamanque, 1995.
- La croissance agricole du haut Moyen Âge. Chronologie, modalités, géographie*, Auch, 1990 (Actes des Xes Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran, septembre 1988).
- Curschmann F., *Hungersnöte im Mittelalter. Ein Beitrag zur deutschen Wirtschaftsgeschichte des 8. bis 13. Jahrhundert*, Leipzig, 1900, rééd. Aalen, 1970.
- Demade J., « Transactions foncières et transactions frumentaires : une relation de contrainte ou d'opportunité ? L'exemple des tenanciers de l'Hôpital de Nuremberg (1432-1527) », dans *Le marché de la terre au Moyen Âge*, dir. L. Feller et Ch. Wickham, Rome, 2005, p. 341-403.
- Desportes F., *Le pain au Moyen Âge*, Paris, 1987.
- Devroey J.-P., *Économie rurale et société dans l'Europe franque (VIe-IXe siècles)*, I (seul paru), Paris, 2003.
- Dinámicas comerciales del mundo rural : actores, redes y productos*, séminaire tenu à la Casa de Velázquez, Madrid (17-19 octobre 2005), résumés en ligne sur le site du département d'histoire de l'École Normale Supérieure : <http://www.histoire.ens.fr> ; actes en préparation.
- Les disettes dans la conjoncture de 1300 en Méditerranée occidentale*, séminaire tenu à l'École française de Rome (février 2004), résumés en ligne sur le site du département d'histoire de l'École Normale Supérieure : <http://www.histoire.ens.fr> ; actes en préparation.
- Dockès P., Rosier B., *Rythmes économiques, crise et changement social. Une perspective historique*, Paris, 1983.
- Drendel J., « Les disettes en Provence », dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Duby G., *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, 2 vol., Paris, 1962.
- Dyer C., *Standards of living in the later Middle Ages. Social change in England, c. 1200-1520*, Cambridge, 1989.
- L'économie médiévale*, dir. Ph. Contamine. Paris, 1993.
- Europa en los umbrales de la crisis : 1250-1350* (XXI Sem. de Estud. Mediev., Estella, 18 a 22 de julio de 1994), Pampelune, 1995.
- Furió A., « Les disettes en Catalogne et dans le royaume de Valence », dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Galbert de Bruges, *De multro, traditione et occisione gloriosi Karoli comitis Flandriarum*, éd. J. Rider, Turnhout, 1994 ; trad. J. Gengoux : *Le meurtre de Charles le Bon*, Anvers, 1978.
- Garnsey P., *Famine et approvisionnement dans le monde gréco-romain. Réactions aux risques et aux crises*, trad. franç. , Paris, 1996.
- Garnsey P. (dir.), *Cities, peasants and food in classical Antiquity. Essays in social and economic history*, Cambridge, 1998.

- Garnsey P., « Responses to food crisis in the ancient mediterranean world », dans *Hunger in history*, p. 126-146.
- Gaulin J.-L. et Menant F., « Crédit rural et endettement paysan dans l'Italie communale », dans *Endettement paysan et crédit rural dans l'Europe médiévale et moderne (Actes des XVIIes Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran, septembre 1995)*, Toulouse, 1998, p. 35-68.
- Gillles Ph. , *Crises et cycles économiques*, Paris, 2002.
- Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, éd. et trad. R. Latouche, 2 vol., Paris, 1975 (rééd.).
- Grenier J.-Y., *L'économie d'Ancien Régime. Un monde de l'échange et de l'incertitude*, Paris, 1996.
- Grenier J.-Y., « Questions sur l'histoire économique : les sociétés préindustrielles et leurs rythmes », *Revue de Synthèse*, IIIe série, n° 116 (1984), p. 451-481.
- Guerreau A., art. « Crise », dans *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, 2002, p. 369-370.
- Histoire de l'alimentation*, dir. J.-L. Flandrin et M. Montanari, Paris, 1996.
- Hunger in history. Food shortage, poverty, and deprivation*, dir. L. C. Newman, Oxford, 1990.
- Jordan, W. C., *The Great Famine*, Princeton 1992.
- Kaplan S. L., *Provisioning Paris. Merchants and Millers in the Grain and the Flour Trade during the Eighteenth Century*, Ithaca-Londres, 1984.
- Labrousse E., *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIIIe siècle*, Paris, 1932 (rééd. partielle : *Les prix*, Paris, 1970).
- Labrousse E., *Le prix du froment en France au temps de la monnaie stable (1726-1913)*, Paris, 1970.
- Labrousse E., *Histoire économique et sociale de la France*, II (1660-1789), Paris, 1993.
- Labrousse E., *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*, Paris, 1943.
- Lachiver M., *Les années de misère : la famine au temps du Grand Roi, 1680-1720*, Paris, 1991.
- Laliena C., « *Las hambres y Carestías en Aragón y Navarra (1280-1347)* » , dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Larenaudie M.-J., « Les famines en Languedoc aux XIVe et XVe siècles », *Annales du Midi*, 1952, p. 23-35.
- la Roncière Ch. M. de, « L'approvisionnement des villes italiennes au Moyen Âge (XIVe-XVe siècles) », dans *L'approvisionnement des villes de l'Europe occidentale au Moyen Âge et aux Temps Modernes (Actes des Ves Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran, septembre 1983)*, Auch, 1985, p. 33-51.
- la Roncière Ch. de, *Firenze e le sue campagne nel Trecento. Mercanti, produzione, traffici*, Florence, 2005.
- la Roncière Ch. M. de, *Prix et salaires à Florence au XIVe siècle, 1280-1380*, Rome, 1982.
- la Roncière Ch. de, « Les famines à Florence et dans sa campagne au XIV^e siècle (1280-1380) », dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Le Goff J., « Bulletins météorologiques au XIII^e siècle », dans *Milieux naturels, espaces sociaux. Études offertes à Robert Delort*, Paris, 1997, p. 55-70.
- Le Jan R., « Le don et le produit sauvage au haut Moyen Âge», dans *L'uomo e la foresta*, Prato, 1996 (rééd. dans Ead., *Femmes, pouvoir et société au haut Moyen Âge*, Paris, 2001).
- Le Roy Ladurie E., « En Haute-Normandie : Malthus ou Marx ? », AESC, XXXII (1978) (C.R. de Bois, *Crise du féodalisme*).
- Le Roy Ladurie E., *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, 1967.
- McCormick M., *Origins of the European Economy. Communication and Commerce*, Cambridge, 2001.
- Mainoni P., « Crisi di sussistenza, mortalità e produzione dei panni in area bergamasca (1276-1278) », dans *Demografia e società nell'Italia medievale (secc. IX-XIV)*, dir. R. Comba e I. Naso, Cuneo, 1994, p. 79-86.
- Le marché de la terre au Moyen Âge*, dir. L. Feller et Ch. Wickham, Rome, 2005.
- Mathieu Paris, *Chronica majora*, éd. H.R. Luard, 7 vol., Londres, 1872-1883.
- Mazzi M.S., « Demografia, carestie, epidemie tra la fine del Duecento e la metà del Quattrocento », dans *Storia della società italiana*, 7, *La crisi del sistema comunale*, Milan, 1982, p. 11-37.
- Menant F., art. « Famine », dans *Les Capétiens. Histoire et dictionnaire*, Paris, 1999, p. 848.

- Menant F., « Genèse d'un "petit peuple" : la paysannerie lombarde à l'époque des communes », dans *Le petit peuple au Moyen Âge* (Montréal, octobre 1999), Paris, 2004.
- Menant F., « Comment le marché de la terre est devenu un thème de recherche pour les historiens du Moyen Âge », dans *Le marché de la terre au Moyen Âge*, dir. L. Feller et Ch. Wickham, Rome, 2005, p. 195-216. En ligne sur le site du Laboratoire de médiévistique occidentale de Paris (université Paris-I) : <http://lamop.univ-paris1.fr/W3/Treilles/couv.html>.
- Il mercato della terra. Atti della trentacinquesima Settimana di studi (5-9 maggio 2003)*, dir. S. Cavaciocchi, Grassina, 2004 (Istituto di storia economica F. Datini, Prato).
- Miller J. A., *Mastering the Market. The State and the Grain Trade in Northern France, 1700-1860*, Cambridge, 1999.
- Montanari M., *L'alimentazione contadina nell'alto Medioevo*, Naples, 1979.
- Montanari M., *La faim et l'abondance. Histoire de l'alimentation en Europe*, Paris, 1995.
- Montanari M., « Structures de production et systèmes d'alimentation », dans *Histoire de l'alimentation*, Paris, 1996, p. 283-293.
- Montanari M., « Vegetazione e alimentazione », dans *L'uomo e la foresta*, Prato, 1996, p. 281-327.
- Newman L. F., D. Herlihy, et al., « Agricultural intensification, urbanization, and hierarchy », dans *Hunger in history*, p. 101-125.
- Niermeyer J. F., *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leyde, 1984, art. « caristia ».
- Palermo L., *Sviluppo economico e società preindustriali. Cicli, strutture e congiunture in Europa dal medioevo alla prima età moderna*, Rome, 1997.
- Palermo L., « Carestie e cronisti nel Trecento : Roma e Firenze nel racconto dell'Anonimo e di Giovanni Villani », *Archivio Storico Italiano*, 142 (1984), p. 343-375.
- Palermo L., « Le politiche economiche della carestia : l'area italiana tra XIII e XIV secolo », dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Palermo L., D. Strangio, « Politiche dell'alimentazione e carestie nello Stato della Chiesa : un modello di lungo periodo (secoli XIV-XVIII) », in *Alimentazione e nutrizione*, p. 325-338.
- Perroy E., « A l'origine d'une économie contractée : les crises du XIVe siècle », *Annales ESC*, 1949, p. 165-182.
- Pier de'Crescenzi, *Ruralium commodorum libri XII*, trad. ital. : *Trattato della agricoltura*, 3 vol., Milan, 1805.
- Pinto G., « Bourgeoisie de village et différenciations sociales dans les campagnes de l'Italie communale (XIIIe-XVe siècles) », dans *Les élites rurales dans l'Europe médiévale et moderne. Journées internationales de l'abbaye de Flaran (9 et 10 septembre 2005)*, dir. J.-P. Jessenne et F. Menant, à paraître.
- Pinto G., *Il libro del biadaiolò. Carestie e annona a Firenze dalla metà del 200 al 1348*, Florence, 1978.
- Pinto G., « Firenze e la carestia del 1347, Aspetti e problemi della crisi annonaria alla metà del '300 », *Archivio storico italiano*, 130 (1972), p. 3-84 ; rééd. dans Id., *La Toscana nel tardo Medioevo*, Florence, 1982, p. 333-398.
- Pinto G., « Note sull'indebitamento contadino e lo sviluppo della proprietà fondiaria cittadina nella Toscana tardomedievale », *Ricerche Storiche*, X (1980), p. 3-19 ; rééd. sous le titre « Aspetti dell'indebitamento e della crisi della proprietà contadina » dans Id., *La Toscana del tardo Medioevo : ambiente, economia rurale, società*, Florence, 1982, p. 207-225.
- Pinto G., « Popolazione e comportamenti demografici in Italia (1250-1348) », dans *Europa en los umbrales de la crisis : 1250-1350* (XXI Sem. de Estud. Mediev., Estella, 18 a 22 de julio de 1994), Pampelune, 1995, p. 37-62.
- Pinto G., « La coscienza della carestia nei comuni italiani », dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Pitte J.-R., *Terres de castanide. Hommes et paysages du châtaignier de l'Antiquité à nos jours*, Paris, 1986.
- Pomian K., art. « Cycle, périodisation, temporalité historique », dans J. Le Goff (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, 1978.
- The Political Economy of Hunger*, dir. J. Drèze et A. Sen, Oxford, 1991, rééd. 1999.
- Puig C. et M.-P. Ruas, « L'apport de l'étude du stockage à notre connaissance de la conjoncture alimentaire autour de 1300 (Catalogne, Roussillon, Languedoc) », dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Raoul Glaber, *Histoires*, éd. et trad. M. Arnoux, Turnhout, 1996.

- Reglero C., *Las hambres en la Corona de Castilla (1250-1348)*, dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Riera Melis A., « Els pròdroms de les crisis agràries de la Baixa Edat Mitjana a la Corona d'Aragó. 1: 1250-1300 », dans *Miscel.lania en homenatge al P. Agustí Altisent*, Tarragona, 1991, pp 35-72.
- Riera Melis A., « Société féodale et alimentation (XIIe-XIIIe siècles) », dans *Histoire de l'alimentation*, p. 397-418.
- Riera Melis A., M. A. Pérez Samper, M. Gras, « El pan en las ciudades catalanas (siglos XIV-XVII) », in *Alimentazione e nutrizione*, p. 285-300.
- Rosenberger B., « Recettes pour les temps de disette : les plantes de secours au Maroc », dans *Le monde végétal (XI^e-XVII^e siècles). Savoirs et usages sociaux*, dir. A. J. Grieco, O. Redon, L. Tongiorgi Tomasi, Paris, 1993, p. 31-58.
- Rotelli C., *Una campagna medievale. Storia agraria del Piemonte fra il 1250 e il 1450*, Turin, 1973 ; cf. le C.R. de R. Comba, « Su una campagna medievale : il Piemonte fra XIII e XV secolo », *Rivista Storica Italiana*, 87 (1975), p. 736-748.
- Ruas M.-P., « Alimentation végétale, pratiques agricoles et environnement du VIIe au Xe siècle », dans *Un village au temps de Charlemagne. Moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil*, Paris, 1988, p. 203-213.
- Ruas M.-P. et P. Marinval, « Alimentation végétale et agriculture d'après les semences archéologiques (de 9000 av. J.-C. au XVe siècle) », dans *Pour une archéologie agraire. A la croisée des sciences de l'homme et de la nature*, Paris, 1991, p. 409-439.
- Salimbene de Adam, *Cronica*, éd. G. Scalia, 2 vol, Turnhout, 1998.
- Salvatico A., *Crisi reali e carestie indotte. La produzione cerealicola nelle castellanie sabaude del Piemonte occidentale tra la metà del Duecento e il 1348*, Alessandria, 2004.
- Savy P., « Sources narratives lombardes sur les disettes entre le XIII^e et le XIV^e siècle », dans *Les disettes dans la conjoncture de 1300*.
- Sen, A., *Poverty and famines ; an essay on entitlement and deprivation*, Oxford, 1981, rééd. 1999
- Sen, A., *Repenser l'inégalité*, Paris, 2000.
- Smith R. M., « Periods of 'Feast and Famine'. Food Supply and Long Term Changes in European Mortality c. 1200 to 1800 », in *Alimentazione e nutrizione*, p. 159-186.
- Squatriti P., *Water and Society in Early Medieval Italy. A.D. 400-1000*, Cambridge, 1998
- Stouff L., *Ravitaillement et alimentation en Provence aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1970.
- Stouff L., « Grains et pain dans la Provence de la fin du Moyen Âge », dans *Les céréales en Méditerranée*, Paris, 1994, p. 39-50.
- Stouff L., *La table provençale. Boire et manger en Provence à la fin du Moyen Âge*, Avignon, 1996.
- Tables florentines. Écrire et manger avec Franco Sacchetti*, dir. O. Redon et J. Brunet, Paris, 1984.
- « Le temps comme facteur de l'explication historique. Développements récents de l'analyse des cycles ». Journée d'études doctorales, Göttingen, 4 septembre 2004. Compte-rendu par J. Demade, *Bulletin de la Mission Historique Française en Allemagne*, 40 (2004), p. 79-89.
- Vilar P., *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales*, Paris, 1962 (*Catalunya dins l'Espanya moderna*, Barcelone, 3 v., 1964-1968).
- Weir D.R., « Les crises économiques et les origines de la Révolution française », AESC, 46 (1991), p. 917-947.